

Georges Gusdorf

Mémoire et Personne

37159600

Georges Gusdorf

Mémoire
et personne

BIBLIOTHEQUE DE FRANCE



3 7513 00201079 0



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

D1

2000-273970



328860

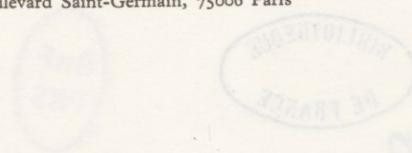
Céphalé Gorgon

Memory
of someone

ISBN 2 13 043453 3
ISSN 0763-9538

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1950
2^e édition : 1993, janvier

© Presses Universitaires de France, 1950
Bibliothèque de philosophie contemporaine
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris



308
BIBLIOTHEQUE
DE LA CITE DES SCIENCES ET DE L'INDUSTRIE

TOME PREMIER

La mémoire concrète

Le présent, le passé, l'avenir.

Le tableau appelle d'une manière générale, comme la fonction du sens, l'ordre et l'ordre de l'ensemble des rapports, les rapports entre les rapports, la transmission et reproduction, à condition que dans toute fonction qui a été donnée comme une forme soit démontrée quelque chose dans cette fonction, soit dans la fonction qui lui est opposée, ou qui contient une partie de la fonction qui lui est opposée, ou l'ensemble des deux, que la fonction qui a été donnée soit conservée ou démontrée, ou que la fonction qui a été donnée soit démontrée, ou que la fonction qui a été donnée soit conservée.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance quel que soit ce rapport qui est nécessaire pour faire ce rapport.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

Il n'y a pas de rapport entre la transmission d'un état de connaissance et la transmission d'un état de connaissance.

TOME PREMIER

La mémoire
couciale

1984 N° 13 055457-5
ISSN 0169-2517

Dalphes, Magd — La mémoire couciale
1^{re} édition : 1984. 300 p.

© Presses Universitaires de France 1984
Bibliothèque de philosophie contemporaine
108, Boulevard Saint-Germain, 75240 Paris

CHAPITRE PREMIER

LE SENS DU PRÉSENT

1. Le présent, le passé, l'instant.

La mémoire apparaît, d'une manière générale, comme la fonction du passé. Ribot la définit par « la possibilité de conserver les impressions et de les reproduire » (1). Conservation et reproduction s'appliquent ici à la réalité d'une situation qui a été donnée comme un présent et qui désormais s'affirme dans notre expérience comme un passé. C'est le « retour du passé » (2) qui constitue selon M. Delay la marque même de la mémoire. Le *Vocabulaire philosophique* de Lalande ajoute à ces définitions un caractère supplémentaire. La mémoire, précise-t-il, est une fonction psychique consistant dans la reproduction d'un état de conscience passé, avec ce caractère qu'il est reconnu pour tel par le sujet (3).

Il n'y aurait donc mémoire proprement dite que s'il y a reconnaissance, si le passé se donne explicitement comme passé.

Quoi qu'il en soit des différences de détail, le propre de la mémoire est bien d'apporter dans notre expérience le sens du passé. La notion d'un décalage temporel paraît ici essentielle. L'actualité de notre expérience temporelle se situe dans le présent. Mais dès que s'est amorti ce caractère d'actualité, le présent devient un passé. A un certain moment, à une certaine distance, la transition s'effectue, et ce qui était notre perception, notre action, la réalité immédiate de notre vie, se transforme, par le fait d'une sorte de déchéance, en un souvenir désormais détaché de nous, et confié à la garde de la mémoire, ce conserva-

(1) RIBOT. *Les Maladies de la Mémoire*, 1881, p. 107.

(2) DELAY. *Les Dissolutions de la Mémoire*, Presses Universitaires de France, 1942, p. 37.

(3) T. I, p. 451, au mot « mémoire ».

toire de tous les présents déchus. Il semble, tout au long de notre existence, que le présent soit un point se déplaçant sur une droite. Devant lui l'avenir, derrière lui le passé, comme deux zones d'irréalité s'opposant, chacune à sa manière, à sa réalité propre.

Nous ne pourrons, en tout cas, parvenir à une connaissance satisfaisante du passé que si nous avons pu élucider la notion de présent. Le passé ne se suffit pas à lui-même. Il ne peut y avoir de passé comme tel qu'en fonction d'un présent qui dépasse ce passé, qui le constitue comme passé en le révoquant, en quelque sorte, de sa fonction d'actualité. D'autre part, un passé ne peut se donner à nous comme passé que s'il a d'abord existé comme présent. Il faut qu'il ait eu son moment d'actualité, puis qu'il ait été désaffecté, mis en disponibilité. La qualification de « présent » est essentiellement précaire. Celle de « passé », au contraire, une fois acquise, paraît définitive. La présence du passé ne lui restituera jamais la présence du présent.

Le problème de la mémoire est donc le problème du présent aussi bien que celui du passé, le passé se constituant en fonction du présent. Rien de plus simple d'ailleurs que la notion de présent, du moins en apparence, le présent se caractérisant par son actualité, son immédiateté. Si le passé nous inquiète, le présent, d'ordinaire, ne fait pas question. Il se réalise d'emblée dans la coïncidence de nous-même et du monde qui fait la limite avant de notre vie personnelle. Le présent, c'est le point où j'en suis de mon histoire, le moment le plus réel pour moi de mon existence, puisque c'est en lui et en lui seulement que je m'insère dans les choses. En ce moment, les choses et moi sommes fidèles au rendez-vous, elles et moi en chair et en os. Nous nous conférons mutuellement notre réalité, nous sommes l'un pour l'autre signe de vérité. Le privilège du « maintenant », de l'« à cette heure », dans ce fait que toutes les composantes immédiates de la situation sont données en personne. Quelque chose se passe, et non par procuration : les formes de l'absence, le souvenir, l'imagination voient leur influence, sinon éliminée tout à fait, du moins restreinte, subordonnée. « Ici et maintenant », je ne suis pas seul, livré à moi-même. Je suis pris dans un tout, qui me comprend et me limite, qui m'oblige à prendre parti. Je suis engagé.

Dans mon cabinet de travail, l'environnement des choses familières. Plus loin, les bruits de la ville et ceux de la maison. Tout près, le bureau, les objets à portée de la main. Enfin, la page blanche sur laquelle le stylo inscrit ses arabesques. Tel

est mon présent. Je ne peux d'ailleurs pas le dominer, m'élever au-dessus de lui. Je suis en lui, je suis de lui. L'univers rapproché ou lointain ne constitue pas seulement un point d'appui extérieur. Tout se tient ici, et moi au reste. Le présent n'a de sens que par cette mutualité et réciprocité de ma pensée, de mon corps, de mon action et de l'ambiance où ils s'expriment. Cohésion comme organique. Il arrive qu'un homme meure subitement, foudroyé sur place par quelque accident physiologique. On le retrouve dans la posture inchangée de ce qui fut son dernier présent. Ce moment suspendu, où son activité s'est arrêtée à jamais, le fige dans une attitude qui fait ressortir comme un flagrant délit le sens de ce maintenant pour jamais interrompu. Nous saisissons alors combien cette minute dernière était impliquée dans le panorama environnant, combien elle faisait confiance aux choses, s'appuyait sur elles, bien loin de pouvoir se comprendre à part, en elle-même. L'homme a cessé de jouer, mais les choses continuent leur rôle muet de contexte pour une situation désormais périmée. Telle aussi l'angoisse des découvreurs de sépultures égyptiennes, pénétrant dans l'immobilité absolue d'un lieu où aucune présence humaine n'a vibré depuis des millénaires. Invinciblement, il leur semblait entrer dans un présent qui n'était pas le leur, le présent du dernier ouvrier qui, sa tâche achevée, avait autrefois quitté le tombeau, laissant sur la poussière du sol la marque de son pied nu.

Le présent est donc invinciblement présent de l'homme et des choses. Il ne peut pas être compris comme un moment sans structure et sans épaisseur, comme la limite idéale qui sépare le passé de l'avenir. Le présent se donne à nous comme bien autre chose qu'une simple coupure sur la ligne géométrique du temps, un point sur une droite. Non point seulement esprit, mais ensemble corps, chair. Le présent nous apparaît incarné. Il suppose des dimensions, une série d'écart de nous à nous-même, de nous aux choses et aux autres, un commerce, c'est-à-dire des distances parcourues et donc un étalement dans le temps. Engagé dans le travail qui m'occupe, je ne sais pas quand exactement commence mon présent, et je ne saurais dire quand il s'achève. Mon actualité personnelle ne comporte pas de divisions aussi nettes. Sans doute, si je passe d'une occupation à une autre, si j'interromps ma rédaction pour lire le journal ou pour faire une course, j'aurai conscience d'un passage dans le temps. Il y aura eu cette fois transition, coupure au sein de mon activité. La réalité objective me fournira les repères nécessaires. Mais le cas est exceptionnel, et de toute manière la transition

ne délimite pas ici deux présents. Plus exactement elle sépare deux segments de durée à l'intérieur desquels le présent a un sens différent, mais pourrait lui-même indéfiniment se décomposer à l'analyse intellectuelle.

La tentation est grande néanmoins de considérer le présent comme un incorporel, de l'extraire, pour ainsi dire, de la durée dans laquelle il est engagé, pour le traiter comme le grain, l'unité de compte, d'un temps discontinu que nous égrénions comme un chapelet. Le présent alors assimilé à l'instant, dans son autonomie et dans sa transcendence. Mais il y a, en rigueur, complète opposition entre le présent et l'instant. Le présent se situe dans le temps comme un moment intermédiaire entre le passé et l'avenir, terme donc au sein d'une continuité. Au contraire, l'instant implique la rupture de la solidarité temporelle. Il se situe en dehors de la chaîne et prend la valeur d'un affranchissement. L'actualité du présent qui se tient à sa place dans la série temporelle, implique une sorte de relativisme. Le présent s'appuie sur ses prolongements vers l'avant et vers l'arrière, il leur fait confiance pour le compléter. Au contraire, l'instant bloque en soi toute la réalité de l'homme et du monde pour une expérience indivisible dont il attend sa plénitude.

Quelques vers de Walt Whitman expriment ce resserrement, cette condensation du temps, constitutifs de l'instant :

Il n'y a jamais eu plus de commencement qu'il n'y en a maintenant,
ni plus de jeunesse ou de vieillesse qu'il n'y en a maintenant,
et il n'y aura jamais plus de perfection qu'il n'y en a maintenant,
ni plus de ciel ou d'enfer qu'il n'y en a maintenant (1).

Il est, à travers la philosophie et la littérature, une sagesse de l'instant qui s'efforce de dominer le temps, ou plus exactement de le tourner en rompant avec lui toute solidarité. C'est, parmi bien d'autres, l'affirmation de Gide dans les *Nourritures terrestres* :

J'ai porté tout mon bien en moi, comme les femmes de l'Orient, pâl., sur elles, leur complète fortune. A chaque petit instant de ma vie, j'ai pu sentir en moi la totalité de mon bien (2).

Et le porte-parole de Gide ajoute :

(1) WHITMAN. *Leaves of grass*, The Macmillan Company, New-York, 1931. *Song of Myself*, vers 40, 43, p. 25.

(2) André GIDE. *Les Nourritures terrestres*, N. R. F., p. 32.

Je pris ainsi l'habitude de *séparer* chaque instant de ma vie pour une totalité de joie isolée; pour y concentrer subitement toute une particularité de bonheur, de sorte que je ne me reconnaissais plus dès le plus récent souvenir (1).

L'homme de l'instant apparaît ainsi aux antipodes de l'homme du présent. L'instant recherche la rupture et la plénitude. Le présent se situe dans la continuité et dans l'inachevé d'une histoire, puisqu'il admet les solidarités que désavoue la préoccupation de l'instant. L'affirmation de l'instant réalise un effort pour resserrer en une intuition intemporelle toute la réalité de l'homme et toute la réalité de l'univers. Expérience aux limites de la condition humaine, explosion, fulguration, une sorte d'élévation à l'absolu. La vie personnelle s'efforce ainsi de refuser toute prise aux dislocations que la nature successive de la durée impose à l'affirmation de soi. L'être en proie au temps se trouverait dégagé de sa prison. Il trouverait ici et maintenant, sans reports, ni anticipations, sans escompte et sans hypothèque, la satisfaction plénière, le total affranchissement.

Alors que le présent, engagé dans le cours de l'expérience, ne peut se concevoir que par l'acceptation de l'immanence, l'instant porte la marque de la transcendance. Moyen d'approche de la vérité absolue, il joue chez les philosophes un rôle capital d'introducteur à la connaissance dernière. De là son rôle essentiel chez Platon ou chez Descartes. De même l'extase mystique s'élève, dans l'instant, par une sorte de saut sur place, de la réalité du temps à l'expérience de l'éternité. M. Jean Wahl relève chez Kierkegaard trois sens de l'instant. Il est passage du non être à l'être, c'est-à-dire moment de la renaissance de l'individu, ainsi qu'il arrive dans la dialectique platonicienne du savoir et dans celle de l'amour. Il est aussi un des aspects de l'incarnation de Dieu, qui fait coïncider dans l'instant l'infini et le fini. Il est encore, pour l'homme pécheur, résurrection et jugement. « Dans chacun de ces trois sens, observe M. Wahl résumant les vues de Ruttenbeck, instant désigne la rencontre de l'immanence et de la transcendance. La rencontre, le contact de ces deux réalités qui s'excluent, c'est cela qui fait l'instant. Il est une synthèse contradictoire, un paradoxe. Cette rencontre de l'immanence et de la transcendance, c'est la contradiction (2). »

(1) *Ibid.*, p. 49.

(2) Jean WAHL. *Études kierkegaardgiennes*, Aubier éditeur, 1938, p. 326, note. Cf. *Kierkegaard. Riens philosophiques*, trad. Ferlov et Gateau, N. R. F.,

La complexité métaphysique de l'instant ainsi compris fait de lui une réalité ambiguë dont les difficultés ont plus d'une fois troublé la compréhension, pourtant beaucoup plus simple, du présent. Fidèle à la norme de l'immanence, le présent apparaît comme le temps au jour le jour. Sa structure ne suppose pas la même eschatologie de la personne. Le présent se donne à nous sans effort, et dans une certaine mesure, nous risquons de le fausser en nous préoccupant de lui. Le présent est là comme tel, sans que j'aie besoin de le reconnaître. Il me contient en lui. Il ne me lâche pas. Aussi longtemps que je vivrai, il ne me lâchera jamais. J'ai besoin, de temps en temps, de penser au passé ou à l'avenir. Mais je n'ai pas plus besoin de songer à mon présent mental que je n'ai besoin de penser à mes yeux lorsque je jouis d'une vision normale. Le présent va de soi. Alors que l'instant nous présentait un élément d'un temps atomisé, mis entre parenthèses et porté au rouge, à l'absolu, — une sorte de concept limite, — le présent se situe au contraire avec modestie en pleine pâte du temps. Il respecte la condition restrictive de l'expérience humaine. Il va sans dire, en sorte que nous éprouvons les plus grandes difficultés lorsqu'il s'agit d'en rendre compte.

2. Le présent objectif.

A première vue pourtant, il semble que l'on puisse ressaisir d'une manière intelligible ce moment présent qui affirme pour moi la réalité actuelle du temps. Les limites paraissent nettes : entre ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore règne ce qui est mon présent. Alors que le passé et le futur demeurent indécis, indéterminés et indéterminables, leur seule limite précise étant celle même qu'introduit le présent dans la succession temporelle, le présent au contraire semble mieux accessible. Nous connaissons ses deux extrémités. Si nous pouvions lui assigner une durée, nous disposerions ainsi d'une sorte d'unité de compte, nous connaîtrions la valeur de l'élément de temps mental.

M. Piéron, dans une étude sur les *Problèmes psychophysioliques de la Perception du temps*, a défini le « présent psychologique » comme le segment de durée « au cours duquel une appréhension perceptive, un acte mental unifié est possible ». Les limites de cette durée paraissent nettement marquées,

1937, p. 80 : « L'instant naît justement du rapport de la décision éternelle à l'inégale occasion. »

précise M. Piéron, par deux seuils. Un seuil inférieur « au-dessous duquel les « instantanés » sont indistinguables, quelle que soit leur durée physique réelle » et un seuil supérieur « au-dessus duquel, comme pour les successions, il n'y a plus de perception directe (1) ». Les méthodes de la psychologie expérimentale paraissent dès lors susceptibles de faire correspondre des indications de temps physique objectif à ces moments de temps psychologiques. On aura alors « la valeur de l'unité psychologique de temps (2) », elle-même déterminée par des processus objectifs qui se réalisent dans l'organisme.

C'est un postulat légitime de la psychologie scientifique, affirme M. Piéron, que d'intégrer le temps psychologique dans le temps physique lui-même, de ne pas voir dans l'unité mentale de durée un étalon absolu, mais une grandeur temporelle qui est fonction de la vitesse de certains processus physico-chimiques (3).

Le présent serait donc une grandeur caractéristique de chaque individu, l'unité de présence du temps vécu. Délimiter le présent, ce serait du même coup préciser le point où s'achève le passé et le point où commence le futur. Ainsi se dégageraient certaines articulations essentielles de la vie personnelle. Cette détermination de la durée permettrait de fixer des points de repère dans la continuité du devenir. Bien des espoirs seraient permis — et celui en particulier d'une connaissance positive de la conscience. Seulement, constate M. Piéron, la notion de présent psychologique « est loin d'être univoque ». Il existerait au moins quatre aspects des perceptions temporelles susceptibles d'être qualifiés de présent. Tout d'abord, « un minimum de durée physique d'une excitation » qu'on pourrait désigner comme « l'élément punctiforme d'étendue temporelle ». On aurait affaire ici à « l'unité absolue du temps mental », impossible à réduire si peu que ce soit. Ce présent minimum, ce grain, cet atome de temps n'est malheureusement pas encore défini, à en croire M. Piéron (4).

A côté de ce présent réduit autant que possible, on distinguerait encore un présent un peu plus épais, présenté comme la « marge d'indistinction de deux excitations successives telle que celles-ci paraissent simultanées ou sont simplement confon-

(1) Henri PIÉRON. *Les Problèmes psychologiques de la Perception du Temps*. Année Psychologique, t. XXIV, 1923, p. 3.

(2) *Ibid.*, p. 17.

(3) *Ibid.*, p. 17-18.

(4) *Ibid.*, p. 7.

dues, aucun intervalle entre elles n'étant perceptible ». M. Piéron parle ici d'un « seuil d'acuité temporelle, acuité discriminative (1) » : en somme le présent est tendu à se rompre. Il s'agit de mesurer sa limite extrême, d'atteindre le point où il va se dissocier. Une troisième acceptation du présent concerne « la durée maxima d'une excitation telle qu'elle n'engendre pas une impression d'immobilité, de durée réelle ». L'immédiateté du présent comptée au moment précis où elle va se figer en une immobilité, prendre de la consistance en s'épaississant sur elle-même. Ainsi les images cinématographiques, à partir d'un certain décalage temporel, s'offrent à nous comme une succession d'images discontinues et saccadées, au lieu de nous restituer la continuité du mouvement vivant. Il y aurait entre ce seuil supérieur du présent et le seuil inférieur de l'instantané, une sorte de décalage, « une certaine marge, une certaine diffusion de l'instantanéité apparente ». Du moins, cela est-il « probable, mais non démontré », estime M. Piéron (2).

Néanmoins, ces trois déterminations ne suffisent pas à épuiser la réalité du présent. M. Piéron parle à leur sujet de « présent instantané » et il les complète par une quatrième forme.

Il existe, nous dit-il, un présent durable, qui réalise une unité de temps mental de valeur pratique, un certain étalon de durée (...) pour lequel il y a appréhension d'une diversité successive dans un processus mental unique embrassant dans son présent ramassé un certain intervalle de temps, comme on réussit à retenir dans le creux de sa main une certaine quantité de liquide sous le filet d'eau d'une source, liquide renouvelé, mais dont la quantité limitée ne peut jamais s'accroître (3).

Cette fois le présent prend une signification toute différente. Alors que pour les trois premières définitions, les estimations portaient sur de très petites fractions de seconde, on admet, pour cette quatrième acceptation du présent, une valeur de 1 à 6 secondes. Nous ne sommes plus dans le même ordre. Le présent microscopique, mesuré, non sans peine, en centièmes de seconde, ne peut pas correspondre à la même réalité vécue que le présent macroscopique s'étendant sur une durée de plusieurs secondes.

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*, p. 8.

(3) *Ibid.*

La multiplicité, la polyvalence de ces acceptations du présent correspond ici à une ambiguïté dans la manière même dont le problème est posé. En fait, le présent est compris, tantôt comme l'expérience vécue d'un segment de durée, tantôt comme une sorte d'intemporel qui tend à nous entraîner vers la transcendance de l'instant.

Il existe, note M. Piéron, des durées physiques d'excitation assez brèves pour que les différences de durée soient complètement inappréciées et que les excitations paraissent également instantanées, privées de durée apparente (1).

Le présent ainsi compris n'est pas du temps. Il serait bien plutôt la négation du temps : on nous parle d'une différence « inappréciable », « privée de durée apparente ». L'expérience en jeu ici ne doit pas correspondre à celle de l'unité du temps, dont il nous est dit par ailleurs que sans doute

elle varie d'un individu à l'autre, et surtout varie chez un même individu, suivant certaines conditions (2),

ou encore dont nous apprenons, à propos de la mesure de la simultanéité, caractéristique du présent, qu'en pareil cas,

le rôle de l'attention peut intervenir de façon notable (3).

Pareille plasticité, pareille relativité ne saurait se trouver en cause dans le cas d'un moment « inappréciable ». L'interprétation objectiviste de l'expérience personnelle se heurte à une sorte de paradoxe : ou bien la mesure se révèle inapplicable parce que la durée en jeu se trouve en deçà de ses conditions d'application, ou bien, lorsque l'on a affaire à des grandeurs mesurables, elles s'avèrent éminemment variables d'un homme à l'autre, et même d'un homme à lui-même. Il y aurait là de quoi décourager le souci d'objectivité, s'il ne procédait pas d'un parti-pris imperméable aux leçons de l'expérience.

Une équivoque règne sur toutes les recherches de la psychologie expérimentale. Qu'elle s'efforce de chiffrer le minimum de temps perceptible, ou le maximum perceptible en une seule impression, les résultats demeurent vagues parce que le problème est mal posé. L'apprehension synthétique de la cons-

(1) *Ibid.*, p. 9.

(2) *Ibid.*, p. 17.

(3) *Ibid.*, p. 12.

cience groupe en un seul présent un ensemble variable de données perceptibles. On s'efforcera de mesurer au tachytoscope le nombre de lettres, chiffres ou signes exactement perçus en un temps très court. Mais le nombre ne semble pas constant. Il dépend de l'état de repos ou de fatigue du sujet. Il dépend aussi de l'intelligibilité du texte proposé en expérience. Si les lettres ont un sens, si elles se groupent en mots, nous en saisissons d'emblée beaucoup plus que si elles n'ont entre elles aucun rapport apparent. De même nous saisissons d'ensemble en un seul présent des sons rythmés, tandis que des sons que ne relie aucune signification commune sont saisis comme séparés. Les chiffres font illusion ici. Ils donnent une apparence scientifique et objective à une réalité qui, bien plutôt, se dérobe à la science.

Henri Delacroix, résumant les travaux de Wundt et de son école, conclut :

Il semble bien qu'une succession d'impressions ne puisse être réunie en une perception synthétique que si elles sont, au moins pendant un moment, simultanément dans la conscience (1).

On peut se demander s'il y a là de quoi s'étonner. On pouvait se douter, sans le détour de minutieuses recherches de laboratoire, que le présent de la vie personnelle était le présent de la conscience, impossible à définir autrement que comme la conscience d'une simultanéité. La psychologie expérimentale, avide de déterminations mesurables, aboutit ainsi à se nier elle-même. L'entreprise de quantifier le présent correspondait à un effort de réduction du temps personnel. Le présent déterminé comme unité de compte aurait ensuite donné une prise sur l'existence vis-à-vis de laquelle on l'aurait utilisé comme étalon. Ainsi le développement de l'expérience vécue aurait pu être traité à la façon d'un processus mathématique homogène obéissant à des lois.

En fait, nous sommes loin de compte. La dualité du temps de la personne et du temps des choses ne se résout pas au profit de la mesure impersonnelle. Le minimum de temps perceptible, dont se préoccupe M. Piéron, ne correspond pas au présent réel. Les expériences ne peuvent porter que sur un présent abstrait et théorique, un présent sans structure, identifié arbitrairement à un événement objectif qui est censé lui ser-

(1) Henri DELACROIX, in *Nouveau traité de Psychologie*, publié sous la direction du docteur Georges DUMAS, Alcan éditeur, t. V, p. 310.

vir de repère : battements du métronome ou de la pendule. Nous n'avons jamais affaire, dans la réalité concrète de l'expérience, à ce temps désincarné. Produit de laboratoire, fleur de serre, présent fabriqué, non pas présent vécu. On retire le sujet de la circulation, on fait abstraction de toute situation qui lui soit personnelle. En dehors de sa vie, de son histoire propre, on s'efforce de le mener à se renier soi-même jusqu'à n'être plus que la contrepartie d'un système de mesure objectif. Ce qu'on désirerait obtenir en fin de compte, c'est la coïncidence totale, la confusion entre un élément de l'existence humaine, si infime soit-il, et un élément de la réalité matérielle que le savant tient en sa puissance. Si, sur un point, on pouvait passer de l'homme à la chose, sauter du domaine de la première personne à celui de la troisième, il suffirait ensuite de généraliser pour que l'opération soit résolue. La psychologie serait une science.

De là cet effort pour défaire la réalité humaine. L'existence concrète s'avérant trop complexe, on la réduit pour le surprendre au détail. On opère sur un temps tactile, un temps visuel, un temps auditif ou un temps musculaire. Comme si d'ailleurs le temps vécu n'était qu'une somme de ces composantes, alors qu'en fait, il correspond à une organisation nouvelle. De toute manière, on ne passerait pas par addition du détail à l'ensemble, et le problème de l'existence se poserait à nouveau. Mais, dans le détail même, on n'arrive pas à prendre au mot ce présent sans l'homme, identifié à des choses, calculé en choses. Toujours la réalité vivante se dérobe, conservant son originalité irréductible.

Le psychologue américain Titchener, auteur d'un important traité de technique expérimentale (1), peut fournir un exemple de ce dépassement nécessaire de l'attitude objectiviste. Il nous apprend, dans son *Manuel de Psychologie*, que « le présent conscient varie beaucoup dans sa durée objective, mais, sans aucun doute, il peut durer un temps considérable : on peut dire « maintenant » de l'heure entière que nous passons dans le fauteuil du dentiste ou de toute la matinée que nous passons à résoudre un problème déroutant (...) La durée, l'extension mouvante d'un « champ de temps » (*time field*) apparaît ainsi comme la base sur laquelle toutes les formes de la conscience temporelle sont construites (2) ». Ainsi, l recherche

(1) E. B. TITCHENER. *Experimental Psychology, a Manual of Laboratory Practice*, New-York, Macmillan, 1901-1915, 4 volumes.

(2) TITCHENER. *Manuel de Psychologie*, trad. Lesage, Alcan, 1922, p. 345-346.

de laboratoire, consacrée à isoler une particule du temps personnel pour en rendre compte à part, manque son objet. Ce qu'elle ressaisit n'est pas la réalité authentique de notre être, puisque « le présent conscient est toujours « un champ de temps », et non pas un « point de temps (1) ». Syncrétisme, extrapolation sont le régime constant de la vie personnelle.

Titchener, qui a passé sa vie à monter des dispositifs destinés à prendre l'homme en flagrant délit de coïncidence objective, est amené à constater : « En fait, un temps mental vide n'existe pas; l'intervalle qui sépare deux bruits de déclic ou deux coups est la durée de quelque chose, par exemple de quelque sensation organique; et la plus simple expérience de temps est le temps « rempli », la durée d'un ton, d'une couleur ou d'une pression, d'un contenu mental évident et manifeste (2). » Nous assistons ici à l'échec de l'analyse, obligée de se dépasser elle-même. Le temps abstrait, mathématique, n'arrive pas à établir son emprise sur le temps humain, physiologique ou psychologique. Loin que le temps du chronomètre puisse prévaloir sur le temps de l'organisme, c'est le temps de l'organisme qui s'impose comme étalon.

Les intervalles courts, dit encore Titchener, ne sont pas comparés (...) comme des espaces de temps limités par les deux stimuli, mais ils sont rapportés aux stimuli eux-mêmes : chaque stimulus a sa durée propre, son halo de temps; et la comparaison est alors basée sur l'impression totale de temps que donnent les deux couples de stimuli (3).

Il est caractéristique de voir la mesure céder ici le pas à l'« impression ». Elle n'aboutit qu'à se désavouer elle-même. Le système expérimental répond toujours par l'affirmation de l'homme. La tentative d'asservissement à une norme objective n'a pas réussi. Le fait est d'autant plus significatif que Titchener lui-même mettait en épigraphé au quatrième volume de son *Experimental Psychology* cette phrase de Delbœuf : « Je pense, quant à moi, et j'affirme, que tant qu'un phénomène, quel qu'il soit, physique ou moral, n'a pas été traduit en nombres il laisse dans l'esprit toujours quelque chose de mystérieux. » Il y a lieu de croire que le mystère de la vie personnelle n'est pas près de se dissiper...

La confusion semble d'ailleurs constante entre le temps vécu

(1) *Ibid.*, p. 347.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, 348.

et le temps nombré. Après avoir montré que la conscience du temps porte sur ce qui remplit le temps et non pas sur le cadre abstrait de cette durée, Titchener ajoute un paragraphe sur « les illusions temporelles », qui, dit-il, peuvent être « grossières ».

Une période riche en expériences paraît courte lorsqu'on la vit, longue quand on se la rappelle; pendant qu'elle s'écoule, nous n'avons pas le temps de faire attention à sa valeur temporelle; quand elle s'est écoulée, nous jugeons qu'elle a été longue d'après le nombre d'expériences qu'elle a embrassées (1).

Il n'y a pourtant pas d'illusion dans le phénomène signalé par le savant américain, et dont le sens commun s'étonne avec lui. Ou plutôt il n'y a d'illusion que si l'on confond abusivement le contenant avec le contenu, si l'on joue sur le sens du mot « temps ». L'illusion paraît bien plutôt d'admettre que le temps du chronomètre, celui du calendrier peut être appliqué tel quel à la vie personnelle, — en sorte que la vie personnelle sera en faute lorsquelle ne fait pas coïncider son rythme propre avec le rythme des repères extérieurs. Si, au contraire, — comme Titchener lui-même nous l'avait indiqué, — c'est le contenu qui fait la loi, il est tout naturel qu'une période riche d'événements prenne plus de valeur qu'une période vide. Engagés dans l'événement, nous n'avons pas la possibilité ni le souci de songer au temps abstrait pour lui-même. L'impression de brièveté vient de notre lutte contre la montre quand nous « n'avons pas le temps ». Rétrospectivement, si une telle période nous paraît longue dans le souvenir, c'est qu'elle a effectivement beaucoup de valeur pour nous. Elle tient à toujours une grande place dans notre vie. Le contenu prime le contenant. Nous ne conservons alors une sorte de mauvaise conscience à l'égard du temps, l'impression d'une fraude, que parce que nous conservons la superstition du chronomètre. Nous avons tendance à donner raison au chronomètre objectif contre notre impression variable, — mais c'est toujours l'impression qui a raison, c'est l'interprétation objective qui a tort.

Tout ceci est pour nous essentiel dans la mesure où le temps de la mémoire ne peut se distinguer du temps vécu. Nous ne conservons pas en nous, pour nous en souvenir, les protocoles, les procès-verbaux d'une série analytique et indefinie de présents de laboratoire. Notre mémoire garde fidélité à certains moments de notre expérience tels qu'ils furent effectivement

(1) *Ibid.*, p. 348.

vécus dans toute leur complexité. Une psychologie concrète ne peut se contenter de ces tentatives, d'ailleurs vouées à l'échec, pour transcrire en langage mathématique l'immédiateté de la vie personnelle. A supposer même que l'entreprise ait un sens elle ne nous livrerait jamais qu'une sorte d'envers de notre propre réalité, un peu comme l'envers de la tapisserie sur le métier de l'artisan, où le visiteur n'aperçoit qu'une multitude de fils de laine ou de soie, multicolores et emmêlés. La raison de cet ensemble disparate se lit de l'autre côté du métier, c'est un autre ordre de réalité auquel on n'accède que par un geste décisoire, passant de l'envers à l'endroit. Pareillement, une situation concrète transcende les éléments auxquels elle recourt comme moyens de sa propre réalisation. L'analyse, intellectuelle ou mathématique, des conditions ne peut donc pas, — si elle est possible, — donner la raison de l'ensemble, puisque c'est au contraire l'ensemble qui est la raison de ses composantes. Un moyen d'expression ne se situe pas dans le même ordre que l'intention expressive à laquelle il est subordonné. Même au cas où la psychologie expérimentale pourrait réussir elle ne serait qu'une psychologie explicative et subordonnée, psychologie seconde d'un être désarticulé, inanimé. Une connaissance de l'homme doit être compréhensive et donc s'efforcer de rejoindre la personne dans l'exercice de sa personnalité. Ceux-là mêmes qui voudraient se passer de la personne, et mener à bien leur étude en faisant l'économie de son intervention, ne cessent de la rencontrer sur leur chemin comme un obstacle qui fausse tous les calculs et les empêche d'aboutir.

Mon présent doit donc se définir comme ce qui m'est présent à un moment donné de mon histoire. Un certain être de mon moi, alors que chez le sujet en expérience dans le laboratoire on veut faire abstraction de tout le contexte personnel. On le réduit au rôle de répondant pur et simple à une interrogation extrêmement localisée. L'épreuve serait aberrante si, pour telle ou telle raison imprévue, l'histoire même du sujet faisait irruption et venait déséquilibrer la relation normale stimulus-réponse; si, par exemple, l'individu examiné se trouvait en état d'ivresse ou de délire, s'il prenait peur à la vue des instruments et refusait de répondre, ou répondait d'une manière incohérente. Il s'agirait pourtant bel et bien d'un présent personnel et l'on peut d'ailleurs penser que dans les cas les plus normaux la réaction étudiée se trouve en fait toujours incluse dans une situation d'en-

semble qui lui sert de règle. Seulement il est alors plus facile de faire semblant d'oublier cette situation, par une sorte de restiction mentale qui s'attache à ce qui est simple parce qu'elle croit que le plus simple est en même temps le plus primitif.

Ce qui m'est présent ne se donne donc pas à moi comme un point géométrique, mais toujours comme un ensemble organisé en fonction d'une situation donnée. La réalité matérielle sert comme d'expression ou de symbole à la réalité personnelle. M. Piéron lui-même reconnaît quelque part qu' « il n'y a pas d'instantanéité physique, s'il y a une instantanéité mentale (1) ». Loin que l'on puisse définir le présent par un ensemble de simultanéités ou de recoulements chronologiques, il faut au contraire rechercher dans la structure psychologique de l'expérience la norme du rassemblement des données objectives en un seul moment de l'existence. Le présent s'offre comme un moment de conscience organisé, c'est-à-dire pourvu d'une unité de structure, d'un sens ou d'une intention justifiant le rassemblement des éléments qu'il met en jeu. Il y a toujours dans mon présent une aperception, l'appréhension globale d'un ensemble de données externes et internes, groupées dans l'unité de la situation. Cette aperception elle-même répond à une finalité organisatrice, que je retrouverai si j'essaie de décrire, de raconter l'état dans lequel je me trouve en le situant à sa place dans le développement de mon activité. Le présent est construit. Il ajoute aux éléments que les sens empruntent au monde extérieur une direction d'ensemble. Ou plutôt, c'est cette direction qui retient certaines parmi les informations des sens pour créer avec elles le moment présent de ma vie, en y ajoutant d'ailleurs des éléments empruntés aux sensations internes, ainsi qu'à la mémoire du passé ou à l'anticipation de l'avenir. Le présent échappe ainsi à la pression des circonstances. L'environnement objectif ne suffit pas à le définir. Nous pouvons toujours faire défaut à ce qui nous entoure. L'irréel du présent est un mode normal, — parmi les autres, — de l'existence personnelle. Un instantané photographique ne saurait en aucun cas définir le présent d'un homme, qui comporte toujours beaucoup plus, et autre chose, que ce que peut res saisir l'enregistrement objectif.

Tout étalonnage quantitatif s'avère inefficace en présence

(1) PIÉRON, in *Nouveau Traité de Psychologie* sous la direction du docteur Georges DUMAS, t. IV, p. 76.

de cette élasticité indéfinie. De même que notre présent n'est pas circonscrit par l'espace ambiant, mais peut mettre en jeu des localisations invisibles et réelles, de même il jouit d'un temps propre, dont un chiffre donné une fois pour toutes ne saurait fixer la valeur. D'où l'erreur de M. Piéron définissant dans un texte que nous avons cité, le « présent durable » comme « un certain étalon de durée » correspondant à un « processus mental unique embrassant dans son présent ramassé un certain intervalle de temps, comme on réussit à retenir dans le creux de sa main une certaine quantité de liquide sous le filet d'eau d'une source, liquide renouvelé, mais dont la quantité limitée ne peut jamais s'accroître (1) ». L'image employée est significative : le présent apparaît comme un contenant, une sorte de réservoir indifférent au liquide qu'il emmagasine, mais dont il absorbe une quantité constante. Il y aurait une sorte de présent *a priori*, avant toute expérience, un présent en creux que l'expérience viendrait remplir au gré des circonstances. Aucune affinité particulière entre cette structure objective, ce cadre, et ce qui vient s'inscrire en lui. On aperçoit ici à plein la dualité du temps abstrait, quantifié, et du temps vécu, dualité que la psychologie expérimentale résout en affirmant purement et simplement la priorité, la prépondérance de la mesure qui réduit le temps à l'espace pour mieux le mathématiser. M. Piéron, qui concevait pourtant l'instantanéité comme une réalité mentale, et non point physique, se réservait donc de ranger le mental du côté du physique, de le mettre à l'alignement de la chose que la science range sous la discipline de ses normes.

La notion de présent contient donc une équivoque. Elle peut être comprise soit comme la lecture d'un certain contexte, la mesure objective d'un donné enregistré littéralement, comme un état de choses, soit comme une conscience, la prise de conscience d'une réalité définissable seulement du dedans, en fonction d'une pensée personnelle, d'une activité engagée, d'une situation concrète. La personne ne peut pas être assimilée à un point de vue donné une fois pour toutes sur la réalité matérielle. Elle s'affirme commencement d'une existence originelle, d'une histoire, qui remet en jeu l'ensemble des choses et les ressaisit, les fait être selon des voies imprévisibles. Le présent n'est pas du côté des choses. Il est du côté de l'existence. La notion de « situation » conviendrait mieux pour exprimer

(1) Article cité de *l'Année Psychologique*, p. 8.

mer la forme de constitution de l'actualité mentale. L'unité de compte du temps vécu correspondrait à la situation de la personne en un moment donné, étant bien entendu, ici encore, que c'est la personne qui fait la situation, et non pas la réalité objective qui l'impose. La notion de situation ne peut être comprise que dans l'ordre de la première personne.

3. Le présent sensori-moteur et intellectuel.

Le présent, fonction de la situation, une fois replacé dans le développement concret de mon histoire, apparaît comme une synthèse vécue. Il rassemble dans un même moment les composantes actuelles de mon existence et les met en œuvre en vue de telle ou telle fin poursuivie par la vie personnelle. Le contexte ici, non pas seulement de l'environnement matériel mais de toute l'histoire individuelle ainsi que de l'organisme mis en action pour réaliser la fin poursuivie. De là l'impossibilité de toute réduction objective. Bergson a mis en lumière avec force cette signification du présent :

Notre conscience, écrit-il, nous dit que, lorsque nous parlons de notre présent, c'est à un certain intervalle de durée que nous pensons. Quelle durée? Impossible de la fixer exactement; c'est quelque chose d'assez flottant. Mon présent en ce moment, est la phrase que je suis occupé à prononcer. Mais il en est ainsi parce qu'il me plaît de limiter à ma phrase le champ de mon attention. Cette attention est chose qui peut s'allonger et se raccourcir comme l'intervalle entre les deux pointes d'un compas. Pour le moment, les pointes s'écartent juste assez pour aller du commencement à la fin de ma phrase; mais s'il me prenait envie de les éloigner davantage, mon présent embrasserait, outre ma dernière phrase, celle qui la précédait : il m'aurait suffi d'adopter une autre ponctuation. (...) Une attention qui serait indéfiniment extensible tiendrait sous son regard avec la phrase précédente, toutes les phrases antérieures de la leçon, et les événements qui ont précédé la leçon, et une portion aussi grande qu'on voudra de ce que nous appelons notre passé. La distinction que nous faisons entre notre présent et notre passé est donc, sinon arbitraire, du moins relative à l'étendue du champ que peut embrasser notre attention à la vie. Le « présent » occupe juste autant de place que cet effort (1).

Cette analyse pénétrante se réfère à une conception énergétique du présent. En langage bergsonien, le présent trouve

(1) *La Pensée et le Mouvant*, Alcan, 1934, p. 191.

sa mesure dans le schéma dynamique, en lequel s'exprime notre insertion au monde. Notre présent est fonction de notre activité; il sera d'autant plus étendu que nous nous appliquerons davantage à la tâche en cours. Présence de l'esprit à sa propre expérience, mesure de son application au réel, de sa fidélité aux êtres et aux choses qu'il met en place, qu'il organise selon ses vues. Plus le présent est ample, plus il coûte cher à entretenir, plus il appelle notre vigilance. Restreint, au contraire, il nous permet le repos, l'absence, et le loisir dans le demi-sommeil. Nous sommes plus ou moins tendus. L'essentiel serait ici cette tension que réalise pour nous à chaque moment la création continuée de l'univers dans lequel nous vivons. Au lieu du présent passif, contenant vide offert à l'événement, nous découvrons maintenant un présent actif, constituant, un présent cosmologique, dominant la durée, résistant à sa puissance de dissolution et soumettant à soi une certaine zone de réalité à laquelle il impose la discipline d'une vue de l'esprit.

Le présent s'affirme ici position prise en face d'une situation, intuition active et efficace. Présence d'esprit, que le cadre temporel traduit sans l'exprimer. « Nous disons : « je lis un livre », ou « j'écris un livre », observe M. Fauré-Frémiel. La lecture exige des heures, la rédaction des mois. Et, dans le présent pur, que lisons-nous? Pas même un fragment de phrase. Qu'écrivons-nous? Pas même un fragment de mot. Mais en pensant par présent, nous nous plaçons au centre de notre effort comme au centre d'un plan d'extension où nous avons le pouvoir de nous réaliser, mais que nous dominons. Ainsi l'examen introspectif de la conscience nous amène à cette conclusion que nous ne sommes pas entièrement durée ou que, tout en étant durée concrète, plus nécessairement encore qu'extension spatiale, il y a en nous de l'intemporel comme il y a de l'inétendu (1). » Le présent s'affirme ainsi comme l'actualité de l'esprit s'incarnant en chaque moment, mais sauvegardant par delà la diversité qu'il rassemble en co-existence, sa propre originalité, sa puissance de refus indéfini, de dégagement aussi bien que d'engagement.

Dans une pareille conception, le présent apparaît comme un véritable exercice. Engagement de l'esprit dans la réalité qu'il informe. Le temps objectif ne peut plus dès lors jouer le rôle d'un contenant. Nous nous en servons seulement comme

(1) Ph. FAURÉ-FREMIET. L'Effort réalisateur de la Conscience. *Revue Philosophique*, 1942, 3, p. 59.

d'un repère, mais tout à fait incommensurable à l'expérience qu'il désigne. Notre temps est un mode d'affirmation de notre être, ou encore une conduite. Temps actif, passé cette fois du côté de la personne qui s'actualise en lui. On trouve dans *Matière et mémoire* une autre analyse bergsonienne du présent, qui l'oppose au souvenir pur, en montrant qu'il est un organe de la vie personnelle, la prise en charge, par la vie personnelle, de la réalité.

Mon présent, écrit Bergson, est ce qui m'intéresse, ce qui vit pour moi et, pour tout dire, ce qui me provoque à l'action, au lieu que mon passé est essentiellement impuissant (1).

Bergson ajoute que, pour accomplir sa fonction, le présent doit unir en lui le passé immédiat et l'avenir immédiat. Sa consistance, son épaisseur procèdent de ce chevauchement des dimensions temporelles qui fait sa substance.

Mon présent est donc à la fois sensation et mouvement, et puisque mon présent forme un tout indivisé, ce mouvement doit tenir à cette sensation, la prolonger en action. D'où je conclus que mon présent consiste dans un système combiné de sensations et de mouvements. Mon présent est, par essence, sensori-moteur. C'est dire que mon présent consiste dans la conscience que j'ai de mon corps (2).

Nous voyons ici le présent s'affirmer comme le sens du réel. Alors que le passé et l'avenir offrent à la pensée des dimensions d'échappement, de fuite, le présent trouve son actualité dans l'insertion parmi les circonstances. Le présent apparaît comme le lieu de notre responsabilité. Plus de moyens dilatoires : *hic et nunc*, nous sommes là. Il faut accepter d'agir, accepter d'être un terme dans le dialogue de l'homme et du monde, dans la dialectique constitutive de la vie personnelle. On pourrait trouver chez Pierre Janet cette idée que la conduite du passé se distingue de la conduite du présent en ce qu'elle est une conduite incomplète. Le passé se présente à nous dégagé du contexte de l'action directe. Nous nous remémorons un être, un objet, sans faire les gestes, adopter les attitudes qui constituent pour nous la présence de cet être, de cet objet. Le passé s'affirme comme une expérience représentative, sans engagement nécessaire de notre part. Dans le présent au con-

(1) *Matière et Mémoire*, Alcan, p. 148.
 (2) *Ibid.*, p. 149.

traire, nous nous découvrons solidaires, — nous sommes encastrés parmi le réel, — nous jouons un jeu que nous ne sommes pas seuls à jouer. Le passé suppose une solitude de nous à nous-mêmes, une situation abstraite, une expérience de pensée.

Ainsi, le présent s'offre à nous comme une tâche. Il suppose de notre part une dépense réelle à laquelle certains hommes ne sont plus capables de subvenir. Il y aura donc une pathologie du présent. Celui qui s'avère incapable d'assumer son présent, le délirant ou le schizophrène qui font défaut, ceux-là sont des aliénés. Leur personnalité aberrante les empêche de vivre la vie normale de l'homme; la société enferme ces incapables dans des asiles en dehors du circuit de l'existence. Il n'y a de présent véritable que pour l'homme qui est présent au monde, et pour qui le monde est présent. L'homme du présent coopère à une réalisation qui l'oblige dans une certaine mesure à sortir de lui-même, à dépasser son égoïsme vital. Il est ouvert à l'événement qu'il contribue à former.

Mais cette description du présent ne suffirait pas encore à le caractériser complètement. Pierre Janet ajoute à cette conception pragmatique des caractères intellectualistes.

Il n'y a pas moyen, affirme-t-il, de tirer le présent de la simple action. Il faut avoir le courage d'aller plus loin. Le présent demande des phénomènes de mémoire. Il faut qu'il y ait de la mémoire pour qu'il y ait du présent (1).

Janet fait application au présent de sa théorie selon laquelle la pensée se trouve constituée par un langage intérieur, redoublant l'action, et susceptible de s'affirmer indépendamment d'elle.

Il est impossible d'expliquer le présent, précise-t-il ailleurs, si l'on n'admet pas un acte de mémoire surajouté à l'action, joint à l'action elle-même. Pour que l'acte soit apprécié au point de vue du temps, pour qu'il soit rangé dans le temps avec les autres actions, ce que nous faisons pour le présent, il faut qu'il soit exprimé en termes de récit comme les autres événements. Quand nous disons donc qu'une action est présente, c'est que d'une manière quelconque nous en faisons le récit en même temps que nous l'accomplissons : « Je suis en train de faire ceci. » Nous nous racontons l'action avec les mêmes termes qui nous serviront plus tard quand nous dirons : « Je viens de faire cela (2) ».

Ainsi, « le présent est une narration faite au moment même

(1) *L'Évolution de la Mémoire et de la Notion du Temps*, Chahine éditeur, 1928, p. 307.

(2) *De l'Angoisse à l'Extase*, Alcan, 1926, t. I, p. 295.

où nous agissons (1) ». Le présent supposerait ainsi une sorte de dédoublement de l'activité dans le moment même où elle se réalise. Le présent voit s'accomplir la coïncidence de l'action et du récit, du langage intérieur constitutif de la pensée, et de l'enchaînement de repères objectifs par où nous saisissons l'univers. Telle est l'actualité du présent, par opposition à l'inactualité du passé ou du futur, qui ne conservent du présent que le récit, la fabulation ou le mythe. Le présent est une forme de la représentation caractérisée par la contemporanéité de l'objectivité et de la subjectivité.

Encore faut-il préciser le sens de l'actualité en jeu ici. Le présent est fonction de la situation, mais la situation elle-même ne peut faire l'objet d'une seule interprétation. Elle n'admet pas de description univoque, et c'est là ce qui empêche de parvenir à une détermination rigoureuse du présent. Dans chaque situation, je suis engagé tout entier, en sorte que, pour employer le langage de Janet, le récit correspondant à cette situation peut être indéfiniment varié. Je franchis le seuil de la maison. Cette formule définit un présent élémentaire, mais déjà assez étendu; car l'analyse pourrait remonter jusqu'à une détermination plus fine : je fais un pas, et ce pas lui-même pourrait être décomposé à son tour. Mais à supposer que nous acceptions tel quel, sans régression à l'infini, le récit : « je franchis le seuil », ce présent lui-même s'insère dans une série d'autres présents plus étendus, qui l'emboîtent. Mon présent, c'est aussi bien : je fais une course, je vais prendre le métro, et cette acception plus large n'a pas non plus de valeur restrictive, car mon présent, ce même présent, c'est encore : je vais à un rendez-vous avec une femme que j'aime. Cette fois, le présent me met en jeu davantage et plus complètement. La définition même de la situation est indéfiniment extensible. Toute situation particulière se découpe sur le fond de situations plus générales, mon existence elle-même comme histoire et comme avenir constituant une situation totale, qui justifie seule le caractère propre du moment présent. Mon présent, c'est donc : je franchis le seuil de la porte, je vais au-devant d'une femme que j'aime. Mais c'est encore : je suis un homme d'affaires, et aussi bien : je suis chrétien, ou : je suis communiste.

Ainsi donc, j'apporte avec moi dans le moment présent le tout de ce que je suis. Le présent comme conscience, comme récit n'est qu'une abstraction par rapport au présent total de

(1) *L'Évolution de la Mémoire...*, p. 309.

moi à moi-même. Toute actualité personnelle, en s'approfondissant, gagne de proche en proche jusqu'aux facteurs constitutifs de mon être. Le même présent peut être compris par un étagement de consciences de plus en plus réfléchies. À propos de la même situation personnelle, on peut parler de toute une hiérarchie de présents que seules les nécessités de l'action restreignent à la mesure de son ampleur effective. Chaque horizon de notre existence ne se pose que comme relatif, il peut toujours s'effacer démasquant un horizon plus large, jusqu'à cet horizon indéfini de la présence totale. Autrement dit, le présent des circonstances, à la mesure de l'événement, ne trouve tout son sens que dans la plénitude de la présence de l'homme à lui-même. La notion de présence échappe donc à la détermination objective, là même où elle lui obéit. Tout présent particulier est une expression, un chiffre de la conscience de soi. Démesure des essais de détermination objective. Même le récit de Janet demeure à un niveau insuffisant, en ceci qu'il réduit le présent à ce qu'il est, à ce que nous croyons qu'il est. Mais dans le présent, il y a toujours plus que nous ne pensons; il ne faut pas se contenter de le prendre au mot. Car dans le présent, il y a nous. La première lecture n'est jamais tout à fait vraie, ni même la seconde. Le présent de fait s'offre à nous comme l'expression d'un présent en droit, le présent dernier de notre être authentique.

Une perspective d'illimitation s'ouvre à nous dès que nous essayons de faire l'exégèse d'un moment, si infime soit-il, de notre temps. Mais, aussi bien, l'important est ici que nous sommes capables de limiter ce présent redoutable et fuyant, de le prendre à la lettre, de le restreindre à la mesure de notre utilité. Cette capacité que nous possédons de tenir à distance la présence totale, qui viendrait vicier la présence locale et la rendre inopérante, est constitutive de la connaissance humaine. Notre pensée peut se limiter aussi bien que s'illimiter. Elle sait établir des degrés d'urgence en fonction de la situation. Elle distingue l'actuel et l'inactuel. Elle se sait dans le présent; elle sait aussi, d'une science confuse mais suffisante, où s'achève le passé, où commence l'avenir. La vie personnelle joue sur ces dimensions du temps, selon lesquelles elle se déploie au gré de ses désirs. Le présent, dans sa relativité même, apparaît alors comme un élément caractéristique de la structure mentale de l'homme. La raison pour laquelle nous avons un présent, lieu de notre action, c'est la raison même qui fait que nous avons un passé et un futur.

Guyau notait fort justement :

L'enfant ou l'animal n'ont (...) pas un passé nettement opposé au présent, opposé à l'avenir qu'on imagine, qu'on construit à sa guise. L'enfant confond sans cesse ce qu'il a fait réellement, ce qu'il aurait voulu faire, ce qu'il a vu faire devant lui, ce qu'il a dit avoir fait, ce qu'on lui a dit qu'il avait fait (1).

Delacroix précise encore ces vues :

Il serait arbitraire, écrit-il, d'attribuer aux animaux inférieurs la connaissance du passé et la pleine représentation du temps. Où l'habitude suffit, il est inutile de faire intervenir la mémoire proprement dite; chez la plupart des animaux, ce qui survit à l'expérience présente et à la représentation du moment, c'est leur effet moteur sous la forme d'une habitude. La représentation du temps, comme on l'a dit, est un luxe : il peut y avoir succession de représentations et d'actes, sans représentation de la succession; un certain développement mental est nécessaire pour conserver le passé sous forme de symboles rangés suivant un certain ordre. La mémoire ne s'achève que dans l'être qui, par l'intelligence, sait se libérer du présent; connaître le passé et par suite l'avenir comme tels est un difficile et dernier achèvement de la pensée, et qui implique une véritable dégradation du présent. Se représenter le passé et l'avenir, c'est, en réalité, former la notion d'un ordre de choses dans lequel le présent, cet absolu de la conscience immédiate, est devenu un moment parmi d'autres moments, une pièce d'une trame indéfinie (2).

(1) GUYAU. *La Genèse de l'Idée de Temps*, Alcan, 1890, p. 9.

(2) H. DELACROIX, in *Nouveau Traité de Psychologie...*, t. V, p. 305. Cf. ce texte de M. PRADINES (*Traité de Psychologie générale*), Presses Universitaires de France, t. I, 1943, p. 602 : « L'animal, l'être sensible en général, sont presque limités à cette forme d'existence consciente qui consiste, non à vivre, mais à revivre. Notre passé, pour eux, n'est rien; mais ils ne connaissent pas davantage cette coupe du temps que nous appelons le présent et où nous plaçons toute la réalité de l'univers. Le présent n'est pour eux qu'une pénombre que le passé remplit de réalité plus que de rêve; ils réagissent au présent avec leur passé. Le présent ne commande chez eux que le *moment* de la réaction, tandis que c'est le passé, revécu en lui, qui en commande la *forme*; le disparu est un revenant; le passé est conçu paradoxalement comme quelque chose qui recommence. Mais ce paradoxe n'en est peut-être un que pour qui possède l'autre mémoire, la capacité de reconnaître le passé comme tel. » L'emploi du mot « passé » semble vicier ici l'analyse. En fait, on ne peut pas parler de passé chez l'animal, pas plus que de présent. Le passé, au sens où l'entend M. Pradines, c'est l'expérience acquise dans le prolongement de l'instinct. Mais à ce compte, on pourrait dire aussi bien que l'avenir efface le présent. L'avenir au sens du terme de cette anticipation affirmée dans l'animal par les grandes vections organiques. Les catégories du temps humain, avec leur intelligibilité discursive, n'ont pas de sens pour un être incapable de tout décalage de soi à soi, de toute prise de conscience dépassant les circonstances qui lui ont donné occasion.

En somme la constitution du présent, l'expérience même du présent ne sont possibles que pour un être qui dispose d'un système de représentation. Le monde ne lui est pas présent seulement. Il se le représente. Il le redouble, superposant à l'univers de l'action immédiate un univers de la représentation. La pensée de l'animal, celle du petit enfant, est une pensée concrète, figée dans l'immédiat, en coalescence avec la situation donnée et les conditions spatio-temporelles locales. Aucune distinction, aucune distance; le vivant est ici engagé tout entier parmi les choses, terme dépendant d'un rapport qu'il ne domine pas; il fait bloc avec son environnement, que ne viennent pas tempérer, commenter, contrebalancer les contre-parties du passé et de l'avenir.

Ce qui, chez l'animal inférieur, est simple aptitude instinctive à réagir identiquement à des situations identiques, se modifie du tout au tout chez l'homme par l'intervention de l'ordre de l'esprit. Par la transposition intellectuelle, il peut dominer la situation actuelle, s'en distinguer assez pour la décrire en la survolant. Transcription mentale de l'état présent des choses, possibilité de le confronter avec d'autres états analogues. Présence des absences. L'expérience une fois acquise se perpétue dans la pensée; elle devient indépendante des circonstances, alors que, chez l'animal, pour que le réflexe joue, il faut d'abord que la situation, extérieurement, apparaisse conforme à la règle. La réaction est appelée du dehors par la configuration de l'ambiance. L'homme, au contraire, s'élève au-dessus des réactions possibles. Il peut toujours anticiper ou retarder sur le moment immédiat, grâce à une sorte d'expérience interne, qui manie le réel sans avoir besoin d'opérer pour autant sur la chose en chair et en os. Expérience de pensée, analogue à celle décrite par Mach dans le cas du savant. Ainsi le géologue ou le militaire préparent leur action sur le terrain en travaillant tout d'abord d'après la carte.

Le propre de l'homme est donc une certaine « mentalisation » de l'univers. L'univers existe dans la pensée, en dehors de toute contrainte pressante. Médiation du réel. Naissance d'une dimension nouvelle, ou même d'une pluralité de dimensions. Assouplissement, démultiplication, qui caractérisent l'intelligence humaine par opposition à l'immédiateté de la vie animale. La règle d'action, instinctive chez la bête, prend valeur mentale chez l'homme, et même le plus primitif. En sorte qu'il faut bien parler ici d'une abstraction, c'est-à-dire d'un mouvement de transcendance par rapport aux cir-

constances particulières. La pensée primitive, pour concrète qu'elle nous paraisse, est tout de même moins concrète que celle de l'animal pour qui le dédoublement conscient entre l'action et la règle de l'action n'existe pas. Par là, l'homme s'élève assez vite à l'idée d'un ordre, c'est-à-dire d'une structure du monde mental. Plus ou moins dégagé, cet ordre n'en est pas moins conçu en lui-même et pour lui-même comme un rythme du monde. De là à la conception positive de la loi, le chemin est long mais continu. Le passage à l'abstrait inaugure la pensée. En même temps, il est d'une importance extrême pour l'efficacité de l'homme dans le monde. Désormais, l'homme se situe vraiment dans l'univers. L'univers est présent à chacune de ses actions et de ses pensées qu'il corrobore implicitement. Le présent de l'animal se donne en bloc comme un absolu. Le présent de l'homme est relatif, en ce sens que l'homme l'inscrit toujours dans un contexte indéfini. L'homme a un droit de reprise sur son présent. Il peut manier l'univers, le mettre en position variable, s'y insérer ou se tenir à distance.

La construction du présent est donc le fruit de la même activité qui ordonne le déploiement de notre expérience selon le temps. Le présent, forme de notre connaissance, ne peut qu'actualiser cette structure de toute connaissance, et dont toute connaissance apporte une expression. Nous pouvons rêver d'immédiateté. Nous pouvons imaginer que nous coïncidons dans le présent avec une réalité donnée, sans y mettre rien de nous. En fait le présent est de nous en même temps que du monde. Le présent ne peut se définir autrement que comme la prise de conscience d'une situation personnelle dont la justification se trouve dans une archéologie personnelle. Le présent de plusieurs personnes placées dans le même environnement objectif n'est pas le même présent. Le présent de chaque homme se donne à lui à sa ressemblance, et marqué de son signe propre. De là, la vanité des efforts de la psychologie expérimentale que nous rappelions au début de cette étude. La psychologie expérimentale, en s'efforçant de calculer objectivement les dimensions d'un présent impersonnel, en grande série, admet implicitement que l'on peut délimiter le présent réel, abstraction faite de la vie personnelle. Un présent sans l'homme. C'est prendre la question par le mauvais bout. Le simple né vient pas avant le complexe. Il ne peut être compris que comme une expression du complexe, qu'il incarne en tel ou tel moment de son histoire. Inversement, nous saisissons aussi la signification des doctrines de l'instant, telles que nous les avons rencontrées chez Kierkegaard ou chez

Gide. Il s'agit cette fois, le temps ayant été reconnu comme un moyen de médiation discursive, de faire l'économie de cette médiation. Ainsi, l'unité personnelle, dispersée à l'ordinaire, apparaîtrait affranchie de sa condition restrictive normale, dans une affirmation, une intuition intemporelle. Dans l'instant, la réalité de la personne s'accomplirait tout d'un coup. Contenu sans contenant, limite d'un mouvement dont il faut se demander s'il est possible de l'atteindre sans une interpolation illégitime. Effort désespéré pour atteindre d'un bloc, en gros, cette totalité de notre être, accessible seulement au détail, et sans que jamais les détails additionnés puissent nous fournir la somme de l'ensemble. Le présent est l'œuvre des circonstances; il nous démasque à la mesure des circonstances. Mais les circonstances elles-mêmes imposent encore un masque. La présence totale demeure impossible à atteindre, par le fait même qu'il n'y a pas de présent sans circonstance, sans détermination locale, c'est-à-dire sans négation relative. Car le temps de la personne, principe d'ordre, de classement, principe d'intelligibilité, s'avère aussi par destination un principe d'incomplétude. Il n'est pas une forme extérieure, un revêtement emprunté et dont nous pourrions nous défaire à l'occasion. Il est la nature même de notre existence, la substance de notre être dans le monde.

4. Le présent vécu.

Cette signification existentielle du temps nous oblige à revenir sur les analyses précédentes pour les compléter en les corrigeant. Le présent tel que nous l'avons décrit apparaissait une œuvre de l'homme, à la mesure de son action et de la conscience qu'il en prenait en se la racontant à lui-même. Cette conception, à la fois pragmatiste et intellectualiste, dont nous avons trouvé les éléments chez Bergson et chez Janet, permet de rendre compte de la relativité du présent. Elle fait échec à la tentative de réduction objective selon l'esprit de la psychologie expérimentale. Mais elle ne répond pas elle-même à la situation concrète de l'homme engagé dans le développement de son histoire.

En fait, le présent bergsonien comme effort d'attention, comme schéma dynamique, le présent de Janet comme récit, nous imposent une conception rationalisée de la vie personnelle. Le pragmatisme réagissait contre l'intellectualisme rationaliste; mais l'action qu'il met au premier plan de ses préoccupations apparaît elle-même une opération au service de la pensée.

Au lieu d'une conception purement intelligible et mathématienne, nous trouvons ici une conception technique de la conduite humaine. Seulement cette technique se réalise elle-même au service de l'esprit dont elle affirme la souveraineté. William James, dans son *Traité de Psychologie* s'efforce de donner une description concrète du présent. Il relève la qualité intensive du temps vécu, l'interpénétration des dimensions temporelles qui fait la complexité intrinsèque de la vie personnelle. « La connaissance de quelque autre partie du courant de conscience, passé ou futur, proche ou lointain, écrit-il, est toujours impliquée dans notre connaissance de la chose présente (1). » Il insiste à juste titre sur l'épaisseur du présent authentique, du présent apparent de notre expérience, — ou présent « spacieux », — par opposition au présent absolu et inaccessible, ligne pure et immatérielle de démarcation entre le passé et le futur. Mais après avoir insisté sur ce caractère incarné du présent, James ajoute : « Le présent pratiquement connu n'est pas une lame de couteau, mais un toit en dos d'âne sur lequel nous nous sommes perchés et d'où nous regardons dans les deux directions du temps (2). » Ce passage, parmi bien d'autres, est caractéristique de la persistante affirmation d'hégémonie intellectuelle qui inspire la conception du présent et, par delà, toute la doctrine du temps.

Chez James comme chez Bergson ou chez Janet, l'esprit domine la masse temporelle qu'il organise. Il se sert du temps comme d'un outil qui lui permet d'agir. Le schéma dynamique de Bergson est caractéristique de ce pouvoir discrétaire attribué à l'homme qui manie le présent à sa guise. Une certaine transcendance héritée de l'intellectualisme sépare l'esprit de l'univers où il déploie son action. Il ne s'y compromet qu'autant que cela lui convient. Le présent de l'observateur selon James, contemplant de son poste bien choisi le paysage temporel qu'il domine, le présent du schéma dynamique et de l'effort bergsonian, le présent du récit selon Janet, possèdent en commun ce caractère de dépassement. Ce sont des présents triomphants, expressions de la souveraineté intellectuelle que le pragmatisme respecte chez l'homme. Le pragmatisme serait ainsi une conception démiurgique de la personne, un intellectualisme dégradé d'un cran et devenu technicien ou contremâitre de fabrication.

En fait, le sens du présent est tout différent. Aussi bien Janet

(1) JAMES. *Principles of Psychology*, Holt and Co, New-York, 1901, t. I, p. 606.

(2) *Op. cit.*, p. 609.

lui-même se rend-il compte que rarement nous nous racontons à nous-même notre propre actualité, redoublant ainsi notre vie par un récit de notre vie. Il en tire cette conclusion paradoxale que la conduite du présent est une conduite rare. Nous vivons très peu notre présent : « Nous faisons rarement ce travail de nous dire à nous-même : « Il ne faut pas oublier que je suis en train d'entendre un cours au collège de France. » Nous ne le faisons que dans des circonstances particulières (1). » Or, « ce qui caractérise le présent c'est (...) une narration mêlée avec une action complète, au moment où le récit ne sert absolument à rien (2) ». Cette rareté du présent vécu, par opposition à la constance du présent apparent, fait la rareté du souvenir, car nous ne gardons en mémoire que ce que nous avons vécu comme présent réel, c'est-à-dire redoublé en récit à mesure que nous le vivions. « Nous ne construisons pas le souvenir de tous les moments présents, dit encore Janet, nous nous en gardons bien et, quand nous faisons une action compliquée, nous ne nous occupons que de cette action et nous ne construisons pas un souvenir en disant à chaque moment : « Je fais telle chose dans le moment présent. » Cet acte de mémoire n'existe que pour certaines actions et à certains moments du présent (3). » Le présent complet, constitué en souvenir, l'unité de mémoire, c'est donc le moment actuel dont notre esprit prend possession par un récit discursif qui le redouble. Le reste de notre actualité personnelle, c'est-à-dire la plupart de notre temps, n'ayant pas été vécu comme présent, est perdu pour le souvenir. En somme, à l'ordinaire, nous sommes bien dans le présent, mais faute de réaliser la conduite du présent, nous ne reconnaissions pas le présent comme tel, de sorte que notre pensée, par la suite, ne jouira daucun droit de reprise sur lui. Il sera bel et bien aboli, — ou, plus exactement, il n'aura jamais existé.

Cette conception originale ne semble pas résister à l'examen. Elle entraîne toutes sortes de conséquences paradoxales, que l'expérience vient infirmer. Le récit de Janet représente, en fait, une sorte de conscience discursive surajoutée à la réalité de la vie personnelle, une structure rationnelle fixant l'événement pour maintenant et pour plus tard. Mais comme ce récit est un objet de luxe il s'ensuit, de l'aveu même de Janet, que toute action compliquée, qui nous absorbe trop pour nous laisser la

(1) JANET. *L'Évolution de la Mémoire et de la Notion du Temps*, Chahine éditeur, 1928, p. 310.

(2) *Ibid.*, p. 311-312.

(3) *Ibid.*, p. 308.

possibilité de l'accompagner d'un commentaire en langage intérieur, ne survivrait pas dans le souvenir. Au contraire, subsisterait tel ou tel moment sans importance, parce que j'aurais eu le loisir de le remarquer, d'en faire l'analyse, la chronique discursive. Je garderais donc en mémoire tous les présents ennuyeux où j'aurais pu me dire : « Je suis en train d'assister à un cours au Collège de France », tandis que je ne retiendrais définitivement rien de toutes les conduites complexes et difficiles, de toutes les situations critiques où je me suis engagé d'une manière immédiate et peut-être totale, sans avoir eu la possibilité de songer à ce que je faisais. Davantage, le récit, là où il aurait vraiment constitué le présent, cristalliseraient le souvenir dans une pose fixée une fois pour toutes. Janet est revenu souvent sur le cas d'une de ses malades qui, frappée par la mort très dramatique de sa mère, rejouait indéfiniment cette scène, recommençant chaque fois dans le détail la conduite qui avait été la sienne dans ces circonstances décisives. Le souvenir serait ainsi un contenu stéréotypé, à bords francs et que nous retrouverions en nous tel quel, en sa teneur littérale.

Ces caractères ne correspondent pas au souvenir réel. J'ai beau me dire, en des moments sans intérêt : « Je suis en train d'attendre mon tour de passer au guichet de la poste », ou « j'accomplis un trajet dans le métro », cela ne signifie pas du tout — heureusement — que les phases sans intérêt de mon existence se trouveront du coup éternisées, et encombreront à jamais le domaine de ma mémoire. Dans des cas de ce genre, le récit aura bien été un élément constitutif de mon présent, d'un présent sans intérêt, mais ce présent ne survivra pas pour autant. Inversement, je conserverai le souvenir vivace de mon attitude, de mes réactions et des phases de ma vie où je ne me suis pas vu agir, où je n'ai pas romancé ma conduite. Ces moments-là étaient pourtant des présents d'une grande intensité, où je m'affirmais d'autant plus que je ne songeais pas à ce que je faisais. J'ai dit « non » en telle ou telle occasion grave, j'ai refusé d'obéir, je me suis insurgé contre un ordre ou contre un homme, sans y penser presque, d'une manière immédiate; et l'intensité de cette minute ne s'effacera pas de ma mémoire. Le souvenir est bien solidaire du présent, mais l'ossature du présent, le principe de sa constitution, ne se trouve pas dans le récit de Janet, ce dédoublement discursif de l'action, qui, d'après Janet lui-même, est inutile, ne lui ajoute rien. Il faudrait alors, pour que le présent se réalise, que toutes les conditions soient données, avant que ne s'y ajoute l'attention à soi-même qui en

assurerait l'enregistrement. Le présent ressemblerait à l'opération du photographe. Tout le monde se met en place. On ne bouge plus. Le déclic se produit, l'image est fixée, intervenant ainsi après coup pour conférer une réalité nouvelle et durable à un aspect de l'expérience qui, réduit à lui-même, se serait défaït de la même manière qu'il s'était d'abord fait.

Au surplus, le présent ainsi conçu comme base, comme élément du souvenir, ne permettrait pas de comprendre l'alchimie étrange de la mémoire. Le souvenir est bien souvenir d'un présent, prolongation d'une attitude personnelle en une situation donnée. Mais ce présent remémoré ne conserve pas la même teneur au long de la vie. Il est sans cesse remis en question. On ne peut pas lui attribuer de signification littérale. Le sens du souvenir dépasse l'objectivité du présent qu'il a été, si du moins on peut parler d'une objectivité du présent. Chaque inféchissement de ma vie entraîne une reconsideration des souvenirs qui peuvent, par exemple après une conversion, changer complètement de sens. Le souvenir stéréotypé de la malade de Janet qui rejoue sans cesse au présent la mort de sa mère ne correspond aucunement à un vrai souvenir. Il appartient à la pathologie du souvenir, parce qu'il éternise un présent pathologique, bloquant ainsi la vie personnelle sur un moment impossible à dépasser. Le présent authentique n'interrompt pas le cours de l'existence. Plutôt il est à son service, il lui fraye un passage à travers le temps. De même le souvenir conserve cette fonction du présent; point d'appui pour la vie personnelle, il obéit à ses exigences, il en respecte l'actualité.

La description de Janet ne concerne donc qu'un présent d'exception. Un présent théorique plutôt que le présent réellement vécu. Peut-être vaudrait-elle dans le cas d'un Mérimée qui, à en croire un critique,

était tellement possédé de la fureur de conter que plus d'une fois, on le devine, l'instant présent n'avait de charme à ses yeux que parce que l'homme de lettre qui en lui ne s'endormait jamais, songeait en vivant une aventure, aux belles narrations qu'il en ferait sous peu à ses amis et à ses amies (1).

Ici le récit est bien coextensif au présent. Il contribue même à le constituer. Mais il s'agit alors d'un tempérament très particulier. Le cas de Mérimée, intellectuel, analyste lucide, ne sau-

(1) Henri MARTINEAU. Présentation de *Six Lettres inédites de Mérimée à Stendhal*. Fontaine, décembre 1945, p. 2.

rait valoir de l'ensemble des hommes. L'homme spontané qui vit dans l'immédiat sans fabulation, l'expérience telle qu'elle se donne à lui, n'est pas un homme sans présent. Bien plutôt on serait tenté de dire que Mérimée était lui-même, au contraire, étranger à son présent, que le récit avant la lettre dénaturait par avance. Son présent se donnait à lui comme la préfiguration du conte qu'il en ferait. Donc, non pas un présent, mais plutôt l'escompte d'un futur narratif, un acte encore incomplet, destiné à s'achever dans la conduite du récit.

La définition du présent par Janet ne paraît donc pas s'adapter à son objet. Si le présent doit être considéré comme l'unité du temps vécu tel que la mémoire le perpétuera en nous, la conception de Janet est à la fois trop large, car il existe des présents doublés d'un récit que la mémoire ne conserve pas, et trop étroite, car certains présents qui dominent encore notre vie ne s'accompagnaient pas d'une conscience discursive. La conception de Janet ne nous fournit pas le véritable critère. Il faut chercher ailleurs. Le présent ne correspond pas à un journal parlé ou pensé de mes actes. Une critique analogue vaudrait contre la conception bergsonienne, elle aussi marquée d'intellectualisme. Sans doute, il est de ces présents actifs que le moi déploie comme un exercice, des présents dont l'amplitude correspond exactement à la vue de l'esprit. Le bon orateur domine et organise sa phrase. Le bon acteur possède assez bien le rythme de son action pour regrouper ses gestes et ses paroles sous le gouvernement d'une structure unique. Mais ce sont là des moments d'exception. A côté des présents actifs, déployés à notre guise, il est des présents passifs, des présents effondrés et lamentables. Nous ne les dominons pas; bien plutôt, ils nous dominent.

Aussi bien, on peut dire que le présent de l'action en cours représente une sorte d'abstraction par rapport au présent total de la personne. Je ne suis presque jamais uniquement, exclusivement actif. Dans mon présent au jour le jour des éléments centripètes viennent se mêler aux éléments centrifuges. L'effort pour maintenir sous la forme du schéma dynamique le contrôle unitaire de l'esprit correspond d'ailleurs à la nécessité de lutter contre les influences aberrantes qui viendraient fausser le développement de l'action. La conception bergsonienne consacre donc la réussite d'un présent tendu contre l'envalissement de composantes gênantes. Mais en fait, il n'est pas exact que le présent soit toujours et seulement la zone d'organisation de l'esprit. Le jeu de l'esprit lui-même se trouve soumis à des exigences plus profondes et s'il y a bien, comme nous l'avons mon-

tré, un moment intellectualiste dans notre représentation, ce moment n'est pas premier. Il n'a de valeur que seconde. L'essentiel est ailleurs.

Chose curieuse, il semble que Bergson, dans sa conception du présent, ait été infidèle à sa propre inspiration. On dirait qu'il s'est arrêté en route, victime des points de vue même contre lesquels il se dressait. Il critiquait l'associatonisme et l'intellectualisme, mais dans son effort de libération, il conservait leur langage et — malgré soi — cette attitude même dont il s'efforçait de montrer l'insuffisance sans pouvoir vraiment rompre avec elle. De quoi nous trouvons la confirmation dans les pages de la *Note conjointe sur M. Descartes et la Philosophie cartésienne*, où Péguy définit à sa manière la conception bergsonienne du présent, lui faisant honneur d'une libération qu'en fait elle n'a pas réalisée.

Bergson aurait, selon Péguy, restitué au présent son entière liberté, d'ordinaire figée par nos habitudes de penser et d'agir.

En psychologie et en métaphysique étant, passant dans le présent, souligne Péguy, nous ne considérons que l'instant d'après, l'être d'après, par besoin d'assurance et de tranquillité, et alors nous voyons, nous considérons le présent comme un récent passé, comme un dernier passé, mais comme un passé et nous le voyons lié, enregistré, mort. C'est la mort de la vie et de la liberté. Nous voyons l'être d'à présent comme l'être de tout à l'heure (j'entends dans le passé) (1).

Et Péguy développe ce thème du refus du présent, de son ouverture et de ses incertitudes, au profit des assurances du passé. Il en retrouve des traces, de la morale à l'économie politique, dans le comportement de l'homme moderne, avide de s'installer dans une tranquillité sans risque.

Nous nous transportons arbitrairement, frauduleusement, à cet instant d'après pour que, le présent étant devenu un passé, le plus récent passé, nous y soyons tranquilles comme dans le passé (2).

Le mérite de la « révolution bergsonienne » est, selon Péguy de rompre pour toujours avec cette domestication et dénaturation du présent.

En rompant, en faisant éclater le temps en ce point de présence, en ce point du présent, en sauvegardant pour ainsi dire et en gar-

(1) Note conjointe sur M. Descartes et la Philosophie cartésienne, dans *Oeuvres complètes de Charles Péguy*, t. IX, N. R. F. éditeur, 1924, p. 249-250.

(2) *Ibid.*, p. 254.

dant intacte la présence du présent, elle a rompu, elle a fait éclater tout le temps qui était la barre de mécanisme et la barre de matérialisme, et la barre de déterminisme et d'intellectualisme. L'immense barre droite de notre servitude (1).

L'immobilisation du présent inaugure toute servitude.

Si vous liez le présent, tout est lié. Si vous gardez le présent libre, seulement alors les autres libertés pourront être ménagées (...) Si vous raidissez ce double point de présent de manière à en faire un point raide, un élément raide, un élément homogène à un point du raide argent, et, par conséquent, comparable, et par conséquent échangeable, tout est vénal et le monde aussitôt, le monde entier, tombe dans le commerce (2).

Les vues de Péguy sont en elles-mêmes justes; mais il nous est permis maintenant, avec le recul du temps, de douter que la pensée de Bergson ait réalisé en fait une telle libération. Lorsque Bergson parle du présent, il s'agit toujours, — nous l'avons vu, — d'une réalité que l'homme domine en l'organisant. Le schéma dynamique, dans sa réalité sensori-motrice, suppose une sorte de décalage entre l'esprit et la situation qu'il met en forme. Bergson ne paraît pas se douter que la pensée de l'homme peut être inégale à cette situation, se trouver compromise en elle et subir une loi qu'elle n'impose pas. La prise de possession, le survol qu'il décrit ne correspondent pas à l'expérience du présent, mais à celle du passé, digéré, mis en forme par notre activité. Le temps du schéma dynamique, le temps d'essence pragmatique, évoque un programme de travail qui traite le présent et l'avenir comme un donné dont on a déjà disposé. La mobilisation du présent réalisée par Bergson paraît donc illusoire. Elle le dépouille en fait de sa jeunesse, de sa valeur de nouveauté radicale, pour le soumettre à un intellectualisme plus subtil, mais non moins réel. De ce présent on a disposé d'avance. C'est une sorte de « présent antérieur », au sens où l'on parle d'un futur antérieur.

Ainsi donc, le présent tel que Bergson et Janet le décrivent demeure une vue de l'esprit. Le présent concret, dans son inachevement premier, celui auquel songe Péguy, apparaît très différent. Reprenons un exemple dont nous nous sommes déjà servi : je franchis le seuil de la porte. Mais ce mouvement élémentaire ne constitue pas mon présent réel, et si plus tard je me

(1) *Ibid.*, p. 255.

(2) *Ibid.*, p. 264-265.

souviens de ce moment où je passais le seuil, ce ne sera pas pour lui-même que je l'aurai retenu. Je me souviendrai de ce moment où je partais pour retrouver celle que j'aimais. Cet état d'attente et d'espérance, cette joie sourde à quitter la maison pour me rapprocher d'elle, à passer d'un monde où elle n'était pas à un monde qu'elle allait emplir de sa vie. Le passage du seuil n'est ici qu'un contenant. Réduit à lui-même, il ne subsisterait pas, il n'aurait même jamais existé. Certains malades schizophrènes, décrits par M. Minkowski, accompagnent chacun de leur geste, chaque pas d'un trajet même très bref, de calculs, de réflexions et ruminations indéfinies, qui les obligent à dépenser un temps considérable pour un minime déplacement. Le présent est ici dévoré par son propre commentaire, hypertrophié comme par un cancer spirituel. Le présent vécu de l'homme normal n'est pas ici replié sur sa teneur littérale. Il se donne à nous comme un moment d'un accomplissement. Expression de notre être, il s'impose avec d'autant plus de force que nous y retrouverons davantage de nous-même.

Les présents les moins réels, les moins formés, sont les présents indifférents. Ils ne nous engagent pas, et nous le leur rendons bien, en refusant de les reconnaître. Présents de la médiocrité et de l'ennui léger. S'ils n'ont pas dépassé une certaine pauvreté quotidienne, ils ne nous marquent pas, parce que nous ne sommes pas marqués en eux. Aussi ne subsistent-ils pas dans le souvenir. Des périodes assez longues de notre vie ne nous ont à peu près rien laissé. Toutes les leçons ennuyeuses auxquelles j'ai assisté, même si j'ai eu tout le loisir de me dire que j'étais en train de les entendre, ne figurent pas pour grand'chose dans ma mémoire. A peine une vague impression, la sommation confuse, à la senteur de poussière, de tous ces temps morts. Je ne peux pas me les rendre présents à nouveau, parce qu'ils ne m'ont jamais été vraiment présents.

L'unité du présent vécu, et ensemble du présent remémoré, ce n'est donc pas l'unité d'une représentation objective, ou même utilitaire, c'est l'unité du « drame » où je suis engagé, pour reprendre le mot de Politzer dans sa *Critique des Fondements de la Psychologie*. Le drame, spécification de mon histoire qui fait l'ossature de mon temps en ce moment et tout au long d'une certaine durée de ma vie. Les principes constituants du présent, ses justifications, doivent être cherchés dans l'actualité des préoccupations, des sentiments, des passions qui dominent le développement de la vie personnelle : un amour, heureux ou malheureux, une animosité ou une haine, une ambition, une

grande joie permanente ou un désespoir invétéré. La réalité du présent, indéterminable objectivement, serait donc mesurée par la latitude d'expression qu'il offre à l'être personnel. Expression de toute la personne prise sur le fait de sa propre affirmation. Le présent réel s'offre à nous dans la perspective de lignes de forces que dessinent nos valeurs fondamentales. Dans le tout venant de l'expérience quotidienne, la vigilance des valeurs personnelles crée le présent à la mesure, à l'image de chacun, et, selon la même mesure, le maintient dans la mémoire. De là le fait que d'un même moment deux individus qui l'ont vécu ensemble auront un souvenir différent. C'est qu'ils ne l'ont pas vécu de la même façon; leurs présents n'ont pas été identiques. Le principe des indiscernables est vrai d'abord des êtres, qui se distinguent par la qualité intrinsèque de leur existence subjective. Et ce coefficient personnel marque d'un caractère indélébile la plus simple, la plus insignifiante des démarches de chacun.

Seule une doctrine des valeurs peut donc rendre compte du présent vécu, dans sa structure et dans sa persistance une fois qu'il est passé. La signification du présent pour nous lui vient de ce qu'il nous donne l'expérience de nos valeurs. Il les confirme, il nous apporte l'accomplissement de nos aspirations les plus chères. Ou bien, au contraire, il vient s'opposer à nos désirs, invalider nos attitudes les plus tenaces. Ou encore, il ne met en jeu rien qui nous touche et il nous laisse indifférents. Notre présence à l'événement obéit à ces influences. Positif, négatif ou nul, c'est le sens de nous-même reconnu dans la situation donnée qui fait pour nous son actualité réelle. Nous considérons toujours le présent comme un chiffre de nous-même, et nous lui donnons valeur à proportion de ce que nous avons pu déchiffrer de nous en lui.

Cette signification en valeur entraîne la qualité affective du présent, l'affectivité étant la forme la plus courante et immédiate de l'affirmation des valeurs. Il ne suffit pas de dire avec Bergson, dans le texte de *Matière et Mémoire* cité plus haut, que le présent est « par essence, sensori-moteur ». L'appareil sensori-moteur répond à la politique extérieure de la vie personnelle, qu'il oriente parmi les choses. Mais les régulations maîtresses, les rythmes vitaux de l'existence, se situent plus profond. Les instincts, la céphalothésie dominent le présent. Ils inspirent sans cesse le temps vécu, auquel ils donnent sa coloration émotive, sa richesse véritable ou sa stérilité. Sans doute, le présent est à un certain degré organisé par l'esprit. Mais cette organisation

elle-même apparaît comme seconde par rapport aux exigences de ce que nous appelons, par exemple, notre humeur du moment, bonne ou mauvaise, ou encore notre tempérament. Le schéma dynamique l'effort intellectuel de Bergson apporte son concours à une situation personnelle donnée avant lui. Il subit le contre-coup de l'état de disponibilité où je me trouve, de ma fatigue ou de mon excitation. Il n'est qu'un instrument au service d'un maître qui l'utilise plus ou moins bien. Aussi faut-il remonter plus haut que lui pour trouver les conditions décisives du présent vécu.

Le présent ne peut se comprendre que comme une fonction de notre personnalité totale. Même là où il nous surprend comme une visitation extérieure et imprévue, nous devons le référer à une constante de notre attitude profonde. Je songe à cet exemple extrême d'un visage de femme aperçu un jour dans le milieu impersonnel d'un wagon de métro. Un visage anonyme, perdu tout de suite pour toujours, et qui pourtant s'est imposé à moi avec une force extraordinaire, en sorte que le moment de cette rencontre demeure à jamais vivant dans mon souvenir. Rien ne s'est passé pourtant. Je n'ai pas agi. Mes yeux ont rencontré par hasard un visage inconnu. J'ai éprouvé une sorte de choc; il me semblait reconnaître une figure familière et depuis toujours très chère. J'étais d'avance préparé à ce présent furtif. Sa valeur surprenante lui venait ainsi de ce qu'il exprimait pour moi des valeurs essentielles de la vie, une certaine conception de l'existence et de l'amour. Ce moment de ma vie, par la médiation du visage inattendu, me renvoyait au plus secret de mon être, me mettait en question d'une manière décisive. Le présent ne se suffit pas. Il ne se donne pas à lui-même sa propre limite. Même s'il a un commencement très net selon l'événement, il a commencé selon nous dès avant, en même temps que notre développement spirituel. En d'autres termes, il n'y a pas de coup de foudre en amour ou autrement. Nos aventures ne datent pas de leur origine chronologique. Elles remontent jusqu'aux origines de notre existence.

Souvenir encore d'un autre présent, fixé comme une image dans ma mémoire. C'est au cours d'une attaque, en mai 1940. Nous progressions en terrain découvert. L'ennemi tire sur nous à balles tréceuses qui glissent entre les hommes comme de grosses abeilles de feu. Tout d'un coup, à ma droite, le capitaine s'assied bizarrement sur l'herbe. Avec un air étonné, il passe la main sur son visage, qui, dans l'instant même, se trouve inondé de sang. Je n'ai pas encore compris qu'il a reçu une balle dans la

tête. Mais je conserve le souvenir net, déterminé une fois pour toute, de l'homme passant la limite de la vie, de la pleine santé, à la mort, dans la surprise de ce qui lui arrive. Là encore, un présent inattendu, mais s'imposant à moi avec une force décisive. Si je l'ai vécu aussi intensément, ce n'est pas que je l'aie organisé et comme survolé grâce à l'emploi d'un schéma dynamique. Ce n'est pas non plus que j'aie pu le fixer par un récit redoublant l'expérience. Dans l'immédiateté violente de la situation, je ne songeais pas à analyser ce qui se passait. Je le ressentais directement. Je me trouvais mis en cause au plus profond par cette tragédie à mon côté. Toutes les valeurs de vie émues par cette mort. Par ailleurs, le présent ne s'offre pas non plus ici à la mesure de l'action. Il n'y a pas d'action, ou s'il y en a une, le présent s'inscrit en dehors d'elle, présent contemplatif, présent subi et non institué. Le présent consiste seulement dans l'image surprenante et le choc en moi qui la commente. Je l'ai ressenti comme un tout, et c'est comme un tout qu'il subsiste. Je le retrouve tel quel, avec sa puissance d'émotion.

Il y a ainsi dans chaque existence des « dates historiques », des moments dont nous avons conscience, en les vivant, qu'ils ont pour nous une importance décisive. Leur structure très forte leur permet de défier l'oubli. C'est que ces moments : rencontre essentielle, prise de conscience d'une orientation nouvelle, mort de quelqu'un, nous mettent en cause d'une manière telle que leur portée s'étend bien au-delà de l'événement pris en lui-même. Le présent tire sa force de ce qu'il nous rappelle d'une actualité banale, d'une présence lâche et irréfléchie de nous-même à nous-même, jusqu'à une autre actualité bien plus significative; jusqu'à une autre urgence de notre réalité personnelle. Nous nous sentons démasqués, ramenés d'une attitude détendue, d'une attention relâchée au monde et à nous-même, à une attitude plus tendue, plus riche de sens. Ainsi passons-nous d'un présent inerte et vide, quasi inexistant, à un présent vivant et plein. D'une actualité selon les choses, habituée, à une actualité selon l'être.

Rares sont d'ailleurs, et d'autant plus significatives, les occasions où le présent se donne à nous à l'improviste. D'ordinaire il se manifeste plus simplement. Mais nous ne l'en bordons pas dans des dispositions objectives, sa valeur ne lui vient pas de ce qu'il est, de son acception littérale. Le présent ne se fait pas lui-même, c'est nous qui le faisons, selon notre arrière-pensée du moment. L'élément décisif ici comme une certaine allure de la vie personnelle, qui accueille l'événement et lui donne son rythme.

Ou plus exactement, nous ne pouvons faire l'événement à notre image, en vertu d'un pouvoir discréptionnaire. Nous n'avons pas de perspective cavalière sur lui, nous ne pouvons nous en désolidariser, prendre nos distances, comme l'imagine l'intellectualisme. En réalité, nous adhérons à lui, nous lui sommes solidaires dans le moment même où il se produit. La cosmologie est ici immédiate. La situation ne doit pas être comprise comme s'il y avait d'une part, moi, avec mes dispositions propres, et, d'autre part, l'événement objectif auquel je vais donner un sens dans mon existence par une sorte de décision surimposée. Pareille latitude d'appréciation ne saurait intervenir. C'est directement que l'événement s'affirme avec telle ou telle valeur. L'événement en lui-même apparaît sous la forme d'une prise de conscience qui me révèle mon état. Je ne le crée pas, et lui non plus ne me crée pas. Nous sommes impliqués l'un dans l'autre. Le présent doit être défini comme l'expérience immédiate du moi dans le monde, du moi contemporain du monde et en proie au monde. Expérience non de transcendance, mais d'immanence. Expérience sans cesse renouvelée de l'engagement parmi les choses, constitutif de la condition humaine. S'il est possible d'acquérir à la longue, au prix d'une ascèse difficile, l'indépendance par rapport à l'univers, il n'en est pas moins vrai que le régime normal de notre temps est un régime de dépendance.

La valeur du présent se ramènerait donc au degré de présence de la personne à elle-même dont ce présent est l'affirmation. On ne peut guère parler de présent dans le cas d'une activité automatique, où le sujet se trouve très peu mis en cause. A peu près étranger à ce qu'il fait, il peut être considéré comme distrait, comme aliéné par rapport à son occupation du moment. Aussi la mémoire ne conservera-t-elle rien de ce temps non individualisé, qui n'aura jamais été actuel. De même qu'il n'a pas été un présent, il ne sera pas un passé. En somme, le présent se définirait comme une forme développée, extensive, de la conscience de soi caractéristique de l'homme dans le monde. Le point où j'en suis de mon histoire personnelle : sommeil ou vigilance, fidélité ou infidélité à moi-même selon les circonstances. Cette conception du présent en fonction des valeurs personnelles permet au surplus de comprendre la persistance ou la disparition du souvenir. Le passé correspond à la subsistance d'un présent désaffecté. Ce présent a perdu son actualité selon les choses. La situation objective qu'il exprimait a disparu. Mais il conserve une actualité selon nous-même. Il garde un sens pour nous en

tant qu'il affirme telle ou telle de nos attitudes maîtresses, tel ou tel aspect de nous-même qui n'a pas cessé de compter à nos yeux, ou encore telle atteinte violente de nos sentiments, telle blessure morale qui garde une signification malgré le temps écoulé. L'opportunisme de la mémoire, ses vicissitudes et ses retours se comprennent ainsi par une exégèse et une histoire de nos valeurs. Tout changement d'attitude affecte l'ensemble de la représentation personnelle. Une réévaluation importante exerce un effet rétroactif, frappant de déchéance les souvenirs qu'elle ne concerne pas, et rappelant à la conscience ceux en qui s'exprime une affinité positive ou négative avec le nouvel ordre établi dans la vie personnelle.

Présent, présence, conscience de soi, actualité personnelle apparaissent ainsi comme des notions apparentées. La structure du présent ne peut se comprendre qu'en fonction de la structure d'ensemble de la vie personnelle. (1) Mais celle-ci ne peut pas d'ordinaire s'exprimer entière dans le cadre relatif du moment présent. Il faut qu'elle se restreigne à la mesure des circonstances, objectives et subjectives. En sorte qu'à défaut du présent total, le présent normal correspond à une certaine allure, qui représente l'attitude de la personne dans ce moment donné, la forme particulière de son affirmation. Une phénoménologie du présent aurait pour tâche de décrire les différents régimes de la vie personnelle qui peuvent donner son sens au présent, au moins la plupart du temps. Ces attitudes principales, intermédiaires de liaison entre la personnalité en sa plénitude et la diversité de ses incarnations dans le temps, gouverneraient donc, et inspireraient notre manière de vivre le présent, d'être dans le présent.

Toutes les conduites affectives impliquent un régime particulier, un style pour aborder l'événement, nous l'incorporer ou nous incorporer à lui. Il est rare que nous allions au devant du présent d'une manière strictement objective, sans aucune idée préconçue, sans hypothèse de travail qui nous permette

(1) Un cas limite du présent, comme présence totale, se trouverait peut-être dans le fait de la vision panoramique des mourants, expérience singulière où le souvenir de toute une vie semble se rassembler en un temps très court et dense, dans un même présent. On pourrait voir là une expérience aux limites, l'affirmation totale et simultanée de toutes les valeurs personnelles, se donnant à nous sous les espèces de souvenirs très nombreux. En fait, nous ne pouvons savoir s'il s'agit d'une mémoire « totale » de la vie, complète selon l'événement. Mais s'il s'agit d'une expérience des valeurs, les souvenirs précis viennent seulement illustrer la conscience intensive d'une totalité.

de l'apprécier à l'avance. Ou plutôt, lorsque nous nous en tenons à une pareille indifférence, le présent ne se constitue pas. Le moment fugitif, sans intérêt, ne met en jeu que nos automatismes et n'a guère de chance de survivre dans la mémoire. Le présent fixé, le présent réel, doit son existence et sa persistance à la valeur dont il nous apparaît d'emblée revêtu. Cette valeur nous est parfois imposée à l'improviste, comme nous avons eu l'occasion de le faire voir à propos de divers exemples. Elle nous surprend en s'adressant directement à nos ressources secrètes. Mais le plus souvent, ce n'est pas le présent qui apporte avec lui sa valeur. La valeur est déjà dans l'allure selon laquelle notre vie personnelle aborde le présent. Elle se trouve préjugée dans notre attitude.

Il est par exemple un présent paisible du loisir. Ouverture au monde, disponibilité facile d'un dimanche d'excursion printanière ou de vacances. Jouissance simple du moment qui passe, bienveillant accueil au détail le plus simple, *Ferienstimmung*. Présent esthétique et gratuit, peu structuré, où notre aisance dans l'être se manifeste par un penchant contemplatif. Ce qui domine ici la constitution du présent, c'est bien notre disposition intime; car le souvenir qui en subsistera, plutôt que souvenir de tel ou tel instant, de telle ou telle image, sera souvenir de la bonne journée, lumière du soleil léger, épanouissement du temps vécu. La cosmologie, le détail de la représentation, compte moins ici que le style de vie, les valeurs qui tout au long de ces heures détendues trouvaient à se satisfaire.

A l'opposé de ce *tempo* personnel se situerait le présent explosif de la colère, qui une fois déchaînée, s'empare de toute circonstance pour la façonne à son image en lui donnant une valeur démesurée. Toutes les conduites d'exaspération sont de ce type; de même les passions ont pour effet de gonfler le présent jusqu'à lui conférer une signification disproportionnée, sinon absolue. Le présent dénaturé de l'ennui apparaît au contraire vidé de sa substance. On lui nie toute qualité intrinsèque. Il s'allonge indéfiniment, tel un désert où rien ni personne ne passera jamais. Présent de l'incomplétude, auquel on pourrait opposer le présent inchoatif de l'espérance et de l'attente, présent positif et incertain de tous les commencements lorsque la personne accepte l'aventure, et la préjuge favorable. Présents dialectiques du progrès et de la déchéance, présents composés et partagés de l'incertitude et de la contradiction, incapables de se résoudre, et qui ne cessent de se répéter

pour réaffirmer la complexité sans issue dans laquelle nous nous débattons.

La description, ou simplement l'énumération de toute la gamme des présents possibles nous mènerait ainsi à un inventaire de la plupart des attitudes qui affirment le parti pris de l'homme dans le monde. De l'angoisse à l'extase, de la détresse à la plénitude en passant par l'indifférence, les modalités du présent rassemblent toutes les possibilités d'expression de soi qui s'offrent à l'activité humaine. Le présent se donne à nous en harmonie avec le sens même de notre existence. Non pas état de choses, non pas état de l'homme, mais situation, — composition mutuelle des choses et de l'homme. Il serait vain de prétendre définir un présent minimum ou un présent maximum. Le présent n'a rien d'un en soi, évaluable d'une manière impersonnelle. Notre présent, c'est nous-même, un chiffre de notre être — et cela nous fait comprendre pourquoi il s'affirme comme ce qui nous échappe toujours, et ensemble ce dont nous ne pouvons pas sortir. Mais nous sommes donnés à nous-même dans le présent en tant que des êtres « jetés dans le monde », « en proie au monde ». Il serait faux de dire que nous faisons le présent, mais faux de prétendre que le présent nous fait. Nous ne savons pas trop, dans le présent, en quel endroit il s'agit de nous, et où commencent les choses. Nous découvrons seulement des solidarités. Les choses me compromettent et je suis compromis en elle. Entre elles et moi, une sorte d'indivision, que l'intelligence tire au clair, mais c'est l'intelligence qui a tort. Mon expérience est celle d'une continuité, d'une communauté, d'une participation. Le monde a un sens pour moi, et ce sens ne peut se justifier que par une affinité mutuelle qui est à l'origine de toute connaissance.

Il ne faut donc pas imaginer un présent granulaire, fermé sur soi-même et autonome, à la manière d'un point de vue absolu que nous pourrions nous donner de temps en temps, d'une manière discontinue, et chaque fois nouvelle. Nous sommes pris dans la masse de notre représentation, cette nébuleuse où s'affirme la continuité, l'implication réciproque de la chose et de la pensée. Les simultanéités horizontales de l'univers se croisent avec les continuités verticales des constantes personnelles. Le présent se dépasse sans cesse et nous dépasse. Pris dans la série temporelle, il est, du fait de son sens, rendu solidaire du passé et de l'avenir. Nulle coupure à bords francs. De même que la structure de notre corps l'insère de toutes

parts dans un univers déjà inscrit en nous, par la seule nécessité de respirer, de voir, de marcher, de manger, de même notre existence spirituelle se projette en tous sens, vers l'avant et vers l'arrière, sans que nous puissions lui déterminer de limites naturelles.

Chaque présent, dit très justement M. Merleau-Ponty, réaffirme la présence de tout le passé qu'il chasse et anticipe celle de tout l'àvenir (...) Par définition, le présent n'est pas enfermé en lui-même et se transcende vers un avenir et un passé. Ce qu'il y a, ce n'est pas un présent, puis un autre présent qui succède dans l'être au premier, et pas même un présent avec des perspectives de passé et d'avenir, suivi d'un autre présent où ces perspectives seraient bouleversées, de sorte qu'un spectateur identique serait nécessaire pour opérer la synthèse des perspectives successives : il y a un seul temps qui se confirme lui-même, qui ne peut rien amener à l'existence sans l'avoir déjà fondé comme présent et comme passé à venir, et qui s'établit d'un seul coup. Le passé *n'est* donc pas passé, ni le futur futur. Il n'existe que lorsqu'une subjectivité vient briser la plénitude de l'être en soi, y dessiner une perspective, y introduire le non-être. Un passé et un avenir jaillissent quand je m'étends vers eux. Je ne suis pas pour moi-même à l'heure qu'il est, je suis aussi bien à la matinée de ce jour ou à la nuit qui va venir, et mon présent c'est, si l'on veut, cet instant, mais c'est aussi bien ce jour, cette année, ma vie tout entière (1).

Toute existence, de nous à nous-même et de nous aux autres, est une coexistence. Toute présence est une coprésence.

Je ne peux donc pas plus m'isoler du temps que je ne peux m'isoler du monde. Mes instincts, mes tendances, mes désirs énoncent en moi et déclinent le temps; elles impliquent la présupposition du temps au même titre qu'elles reposent sur l'extension de l'espace. L'univers n'est en fin de compte qu'une des formes sous lesquelles je suis donné à moi-même. L'unité la mesure du temps se ramène ainsi à l'unité du drame ou de l'aventure que je suis en train de vivre, et toutes ces aventures constituent l'histoire de ma vie. Par ce détour seulement, je deviens à moi-même intelligible. Le temps vécu serait donc un des mots qui désignent l'existence. Le présent restreint la conscience du temps à la mesure de la situation actuelle. Aussi m'apparaît-il à la fois toujours comme incomplet — car il est

(1) Maurice MERLEAU-PONTY. *Phénoménologie de la Perception*, N. R. F., 1945, p. 481.

relatif, en situation, c'est-à-dire transitif et sans cesse en train de se dépasser lui-même, — et néanmoins comme passionnant et unique. Ma richesse, car je n'ai rien d'autre que lui.

Le présent nous livre le temps vécu dans sa complexité. Il suppose en effet une double actualité, une double référence. Actualité selon le moi : présent, c'est présence à soi-même. Actualité selon les choses : le signe du présent, c'est qu'en lui nous avons affaire au monde en chair et en os. Le passé ne conserve qu'un présent matériellement désaffecté. Actualité selon le moi, mais non selon le monde. Le présent remémoré n'engage plus que moi ; l'univers y figure par procuration, privé de cette extériorité, de cette distance et de cette capacité de résistance qui faisaient de lui l'élément consistant du présent. L'expérience du passé s'offre à moi comme un soliloque. Le présent comporte un dialogue, un autre terme. Il ne comprend en lui, tandis que je porte en moi mon passé. Le passé se trouve dépassé par l'événement, désormais refermé. Au contraire, le présent demeure ouvert, toujours révocable, voué à l'indécision en même temps qu'appelant sans cesse la décision. Cette transcendance, toujours, dans le présent, de l'existence inaccomplie, cette distance de moi à moi-même et de moi au monde. Le drame de ma vie se joue et je n'en sais pas le dernier mot. Mystère d'être au monde. Le présent, lieu par excellence de l'affirmation de soi, et le passé lui-même ne retrouvera de prestige que si je lui redonne la valeur imaginaire d'un présent de fiction.

En fin de compte, il est clair que le présent, lieu d'insertion de l'homme dans le monde, représente le moment décisif de l'expérience personnelle comme affirmation de soi. Le présent existera d'autant plus que nos valeurs s'y incarneront davantage. Il se fera inconsistant jusqu'à disparaître s'il ne met pas en jeu notre sens du réel, c'est-à-dire si nous n'acceptons pas de l'assumer. Pierre Janet voit dans la conduite du présent une activité très complexe, une des plus difficiles dont l'homme se trouve nécessairement chargé. La constitution du présent met en jeu toutes les ressources personnelles, et beaucoup de débiles mentaux, de psychasthéniques sont incapables de la mener à bien. De fait, le présent vécu représente le segment le plus réel de notre expérience. M. Sartre, étudiant l'imagination, a mis en lumière la pauvreté intrinsèque de l'image. De la même manière, le passé comme dimension de notre représentation ne possède pas cette consistance du présent. Il ne nous livre d'ordinaire qu'un reflet dégradé, atténué de

l'événement. Le centre de toute étude de la connaissance humaine, c'est le présent. Perception, mémoire, imagination, nous offrent des applications plus ou moins directes, plus ou moins lointaines, de ce sens du présent qui nous donne à la fois, en les unissant dans une même expérience, notre réalité personnelle et la réalité du monde.

CHAPITRE II

LA MÉMOIRE CONCRÈTE

1. Le paradoxe de la mémoire comme incantation du passé.

Dans un temps de restrictions, je mange un morceau de viande, et le souvenir me revient des entrecôtes à la bordelaise qu'on trouvait dans tel restaurant où j'allais jadis. La chair savoureuse et comme fondante, recouverte d'une couche de beurre elle-même parsemée d'échalotte finement hachée. A cette évocation, il semble que la plénitude du bon repas d'autrefois me visite à nouveau. Ma langue, mon palais s'échauffent, s'humectent d'une salive plus abondante. Et je retrouve le cadre même du petit restaurant provincial, voisin de l'abattoir, fréquenté surtout par une clientèle de marchands de bestiaux. Je me souviens, je me souviens. Les gros hommes en blouse, le visage rouge et qui parlaient fort. Le paysage des quais, larges et mal pavés, où l'on se retrouvait un peu lourd, dans l'air frais du soir une fois le repas terminé.

Le souvenir s'offre à nous comme un présent qui revient. Le fait fondamental de la mémoire paraît ainsi consister en ce que le présent, une fois déchu de son actualité et dépassé, puisse subsister néanmoins et se donner à moi de nouveau. Le présent ne se reproduit pas. Il est vécu comme un certain état du monde et de moi-même, une situation qui ne reviendra plus dans sa teneur littérale, en chair et en os. « Ce que jamais on ne verra deux fois. » Seule une doctrine métaphysique du retour éternel pourrait admettre que je me retrouverai un même soir d'été pour manger semblablement l'entrecôte à la bordelaise dans le même restaurant voisin de l'abattoir. L'univers ici tout entier se souviendrait, non pas l'homme. Ou plus exactement, il n'y aurait pas de mémoire car la répétition de l'événement ne réaliserait pas une répétition authentique si le

présent renouvelé comportait la conscience de son renouvellement. Il y aurait alors un décalage entre le présent originel et le présent revenu, non pas identité profonde.

Ainsi la mémoire ne peut être définie comme le simple retour du présent. Le présent revient, mais présent de moi-même et non du monde. Je sais que je suis seul à me souvenir, et que la nature affirme un présent tout autre que le présent d'autrefois revenu un instant me visiter. Le retour éternel ne concerne que moi, retour immanent et que refuse d'accepter une réalité incapable de double jeu. Moi-même d'ailleurs, je sais que le présent d'autrefois pour si envahissant qu'il soit, n'est tout de même qu'un passé. Il n'y a point de retour du présent, le présent se définissant comme un absolu, impossible à dédoubler. Le présent remémoré n'est qu'un présent déchu. Présent d'usage interne désormais et plus pauvre sans doute que l'initiale expérience dont il affirme la subsistance. La mémoire est le retour du présent comme passé. Forme singulière de l'existence personnelle, réalité nouvelle que l'homme apporte avec lui et qui constitue l'un des aspects les plus caractéristiques de sa condition. Nous ne vivons pas au présent seulement. Nous vivons au passé, nous vivons au futur. Nous jouissons d'une possibilité d'élargissement par rapport au monde donné, que nous pouvons mettre entre parenthèses, révoquer pour un temps, au profit d'un autre monde plus docile à nos inspirations personnelles. De ces manipulations en idées, la mémoire représente avec l'imagination un aspect majeur.

Un beau texte de Marcel Proust met en lumière cette essence du souvenir comme possibilité cosmologique de l'homme, et revanche, en quelque sorte, de l'homme sur la nature.

Aussi le côté de Méséglyse, écrit Proust, et le côté de Guermantes restent-ils pour moi liés à bien des petits événements de celle de toutes les diverses vies que nous menons parallèlement, qui est la plus pleine de péripéties, la plus riche en épisodes, je veux dire la vie intellectuelle. Sans doute elle progresse en nous insensiblement et les vérités qui en ont changé pour nous le sens et l'aspect, qui nous ont ouvert de nouveaux chemins, nous en préparions depuis longtemps la découverte, mais c'était sans le savoir; et elles ne datent pour nous que du jour, de la minute où elles nous sont devenues visibles. Les fleurs qui jouaient alors sur l'herbe, l'eau qui passait au soleil, tout le paysage qui environna leur apparition continua à accompagner leur souvenir de son visage inconscient ou distract; et certes quand ils étaient longuement contemplés par cet humble passant, par cet enfant qui rêvait, — comme l'est un roi par un mémorialiste perdu dans la foule, — ce coin de nature,

ce bout de jardin n'eussent pu penser que ce serait grâce à lui qu'ils seraient appelés à survivre en leurs particularités les plus éphémères; et pourtant ce parfum d'aubépine qui butine le long de la haie où les églantines le remplaceront bientôt, un bruit de pas sans écho sur le gravier d'une allée, une bulle formée contre une plante aquatique par l'eau de la rivière et qui crève aussitôt, mon exaltation les a portés et a réussi à leur faire traverser tant d'années successives tandis qu'alentour les chemins se sont effacés et que sont morts ceux qui les foulèrent et le souvenir de ceux qui les foulèrent (1).

La mémoire apparaît ici comme une catégorie cosmologique. L'univers se déploie selon les dimensions de l'espace, selon le temps des choses, des minéraux ou des plantes. La mémoire ajoute à ces dimensions naturelles une dimension surnaturelle, le temps de la personne, forme d'intelligibilité nouvelle qui intervient pour remanier la structure de l'univers. Celui-ci prend un sens nouveau dans la mesure où il est désormais soumis à cette condition d'une histoire personnelle. La personne exerce un droit de reprise sur ce monde qui l'environne, qui l'envahit de toutes parts. Ce monde donné se représente avec une infinie multiplicité d'aspects. Mais leur co-existence physique ne devient une solidarité réelle, une contemporanéité vécue, qu'en s'inscrivant dans une expérience humaine. La connaissance s'affirme créatrice. Le monde personnel de la représentation se dessine aux confins de la perception, de l'imagination et de la mémoire comme une masse indéterminée d'aspects, d'images, de conduites, d'expériences liées par leur commune affinité avec une personnalité particulière. Univers à la ressemblance de chacun, jamais tout à fait explicite et dont la conscience claire n'envisage que des présentations plus ou moins étendues. Nous vivons dans un monde, — ami, indifférent ou ennemi, — qui toujours porte notre marque.

La mémoire comme régime de la vie personnelle représente donc une certaine manière de nous situer parmi le monde de la représentation individuelle. Le monde est le même : il n'y en a pour nous jamais qu'un. Mais l'actualité du vécu, la manière dont les aspects du réel se présentent à nous, revêtent dans le cas de la mémoire des caractères très différents de ceux qui interviennent par exemple dans la perception. La nature du perçu est simple. Le perçu se trouve là, en personne, devant moi. Perception, c'est présence réelle. La modalité du perçu ne pose pas de pro-

(1) *Du Côté de chez Swann*, N. R. F., t. I, p. 263-264.

blème. Il me résiste, il s'impose à moi, il m'assaille du dehors. C'est lui, en quelque sorte, qui vient me chercher. Je pourrais même croire à la rigueur, que je n'y mets rien de moi, que je suis tout passif pour recevoir son affirmation. Le passé au contraire ne présente pas cette signification centripète. Je suis forcé de constater d'emblée qu'il me met en jeu personnellement. Il s'offre à moi du dedans. C'est un présent de conserve. L'univers ne se réalise plus en lui que par personne interposée, par l'interposition de ma propre personne. Un contexte objectif différent ne permet pas au souvenir de s'inscrire directement dans l'univers. D'où la complexité intrinsèque du souvenir, sa nature paradoxale. Il suppose un type propre de vérité.

L'ambiguïté du souvenir tient au fait qu'il est un passé, un moment dépassé de mon histoire. Il ne répond plus directement à la situation présente. Cela se passait jadis, quand j'étais un enfant, ou bien cela se passait en 1938, avant la guerre. Mais je ne suis plus un enfant, et puis il y a eu la guerre. Le souvenir est un passé. Mais un passé présent. S'il se trouvait radicalement dépassé, il ne s'offrirait plus à moi; il serait mort, comme sont morts et déchus tant de moments de mon histoire. Le passé du souvenir remémoré conserve une certaine présence, dans son absence même, puisqu'il s'offre à l'esprit. Il n'existe plus de la même manière qu'au temps de sa réalité première, mais la réalité seconde qu'il conserve lui permet de s'intégrer à un nouveau présent. Pour qu'il puisse en effet s'incorporer à une situation nouvelle malgré le temps écoulé, il faut lui supposer avec cette situation, une certaine parenté, une affinité. L'évocation du souvenir ne se justifie que par une persistante actualité du passé, pourtant inactuel par définition. Nous sommes renvoyés, par delà l'extériorité apparente du passé et du présent, fermés l'un à l'autre, jusqu'à une certaine fonction qui rétablirait entre les deux domaines une certaine unité, une possibilité de communication. Cette transcendance par rapport au donné, cette commune mesure, peut-être fournissent-elles une définition de la pensée.

Mais, d'autre part, il ne faut pas confondre la mémoire avec la survivance pure et simple du passé. Le souvenir n'est pas le passé comme tel. L'événement disparaît à mesure. Chaque situation vécue, dans sa teneur littérale, ne saurait être retrouvée. Ce qui a été un moment de notre vie ne saurait en être un autre. Il n'y a pas dans l'histoire d'un homme deux instants, si voisins soient-ils, qui puissent passer pour indiscernables. Ainsi ce que notre mémoire retient d'un présent écoulé, ce n'est pas ce

présent lui-même, c'est quelque chose de nouveau. Le temps ne saurait suspendre son vol pour préserver une minute d'exception. La fidélité absolue de la mémoire ne sera jamais qu'un mirage ou bien un désir pieux. Le passé n'équivaut pas au présent, et le souvenir doit être compris comme un être de pensée intermédiaire entre le passé pur, écoulé pour toujours et le présent absolu, tout entier actuel. Passé pur et présent absolu ne sont d'ailleurs que des limites. Car le souvenir remémoré inclut du présent, s'inscrit dans le contexte d'un présent nouveau, et inversement tout présent inclut à divers titres beaucoup de passé : habitudes, savoirs dont se forme le tissu de chaque situation vécue.

Cette imprégnation réciproque du passé et du présent caractérise la nature temporelle de l'homme. Le cours ordinaire de notre existence se déploie ainsi sans que nous puissions dire exactement si nous vivons au présent, au passé ou au futur, au réel ou à l'irréel. Plus exactement, la question ne se pose pas, et nous nous accommodons de vivre dans l'indivision. La modalité temporelle du présent vécu demeure à l'ordinaire indistincte. En fait, elle doit être plus complexe qu'elle n'apparaît au premier abord. De toute manière, le souvenir, si nous voulons le définir plus exactement, doit être compris comme une nouvelle espèce psychologique intermédiaire entre le présent et le passé, caractérisée par la conscience du temps et du décalage temporel. La vie de la mémoire unit en soi l'actuel et l'inactuel. En elle se déploie une forme de la conscience de soi, une manière originale d'être au monde, s'appliquant d'une part au moment donné de l'existence, mais se référant d'autre part à des moments anciens qui interviennent ainsi dans une situation autre que leur situation originelle. L'expérience de la mémoire s'affirme ainsi comme une expérience à contretemps. Possibilité humaine de manquer à la condition restrictive du temps, sans doute, dans la mesure où le passé est passé; mais asservissement du temps, domination sur lui, pour autant que ce même passé est encore présent. Un des moyens de notre liberté.

On pourrait dire aussi bien que le souvenir est la fonction du passé. Mais le passé lui-même, qui justifie le souvenir, lui échappe toujours. Le présent s'offre à nous en toute simplicité. Toute sa réalité consiste à être là. Au contraire le passé se dérobe même au souvenir qui s'efforce de l'exprimer. L'essence du passé réside dans le fait qu'il n'est plus là. La mémoire, évocation du passé, suppose l'inexistence objective du passé. Le passé n'existe plus qu'en idée. Notre effort pour redonner à cette exis-

tence seconde la plénitude de la réalité se heurte toujours à l'irrévocable décalage du temps écoulé. Tous nos souvenirs qui visent le passé ne suffisent pas à le faire revivre en chair et en os. Orphée peut penser à son Éurydice perdue. Sa pensée ne la fera pas remonter des enfers. Une image du temps passé peut revêtir pour notre rumination intérieure les valeurs les plus diverses, elle demeure une image et nous savons bien qu'elle se déploie en deçà du fait jadis vécu dont elle perpétue la mémoire. Imperfection, incomplétude du souvenir par rapport à la vie. Le passé s'affirme transcendant à tous les souvenirs qui témoignent de lui. Comme le dit Henri Delacroix, le passé est

une sorte d'essence ou de notion à laquelle se réfèrent les différentes images souvenirs d'un même événement (1).

La puissance du souvenir tient donc à son impuissance même. Je m'efforce de retrouver le temps perdu, et plus j'ai conscience qu'il m'échappe, plus je multiplie les tentatives afin de re prendre possession de lui. La mémoire livrée à elle-même réalise une sorte d'exercice incantatoire. A partir de l'homme que je suis devenu, je voudrais retrouver l'homme que j'ai été, et ensemble le monde qui corroborait cet homme que j'étais autrefois. Tentative vouée à l'échec, ou du moins que seule une sorte d'autosuggestion permet de croire menée à bien. L'évocation du passé serait ainsi l'effort d'une re-création du monde. Un monde immobilisé par la personne dans telle ou telle situation choisie pour sa signification particulière. L'homme du souvenir fait sa devise du mot d'Ibsen selon lequel « on ne possède éternellement que ce qu'on a perdu ». La mémoire, en tout cas, se présente bien comme la possession d'une inexistence. Survivance de la personne témoignant d'une expérience abolie. De l'ensemble complexe de la situation ancienne, il ne reste plus que moi. Et ce moi lui-même engagé dans une situation nouvelle. Pourtant, dans cette situation nouvelle, le souvenir tend à réinsérer la situation d'autrefois. La conduite de la mémoire se ramènerait donc à une équivoque sur le temps, une sorte de double vue. Le souvenir qui se présente comme un autrefois et ensemble un maintenant, nous élève à un point de vue supérieur dans le temps personnel. Il suppose une faculté de réaffirmation personnelle. Constance de la personne parmi le renouvellement des situations. La mémoire constitue l'un des aspects de l'unité personnelle, chaque souvenir signifiant que, dans notre être en

(1) DELACROIX, in *Nouveau traité de Psychologie...*, t. V, p. 338.

proie au temps, tel ou tel moment n'est pourtant pas la proie du temps. Dans la temporalité de l'existence, la mémoire vient attester notre intemporalité.

2. Mémoire affective et mémoire concrète.

La mémoire pourrait donc être définie comme un ordre d'existence en pensée. A côté de l'existence imaginaire, nous possérons une possibilité d'existence remémorée. C'est ce phénomène du souvenir qu'il nous faut maintenant décrire. Mais, sous le nom de souvenir, on entend d'ordinaire toutes sortes de réalités mentales. De fait, la conception de la mémoire variera suivant l'idée que l'on se fera de ce qui lui sert d'élément, de matière première. Il importe donc de préciser d'abord la nature du souvenir. Il est évident que si le type du souvenir est pour moi celui qui me permet de retenir la date de la mort de Napoléon, mon idée de la mémoire ne sera pas la même que si je considère comme souvenir proprement dit la subsistance en moi de ce temps où j'allais manger l'entrecôte à la bordelaise dans un petit restaurant des quais.

Le docteur Pichon, dans un article du *Journal de Psychologie* distingue divers degrés dans l'évocation du souvenir.

Demandons-nous seulement à la mémoire un renseignement d'ordre intellectuel, écrit-il, pour préciser un récit ou une argumentation, elle nous le fournit sans que nous ayons presque eu la sensation de rien évoquer de nous-mêmes. En quelle année étais-je externe à l'hôpital Lariboisière? me demandé-je par exemple. Voyons: c'était deux ans après la mort de ma sœur, c'est-à-dire en 1911. La mort de ma sœur n'intervient là que comme un équivalent de la date 1909. C'est le degré sec de l'évocation (1).

Mais, ajoute M. Pichon :

si nous nous abandonnons à une rêverie, ou si nous sommes engagés dans une conversation intime, le souvenir redevient jusqu'à un certain point l'état passé, avec les formes, les couleurs, les sons, les odeurs, et l'atmosphère sentimentale. Mais jusqu'à un certain point seulement ». Et M. Pichon caractérise ce degré émouvant de l'évocation par l'étrangeté, la poésie, qui distinguent le souvenir de la perception présente. Enfin, il définit un troisième degré, ou degré angoissant, où « le passé revit véritablement dans toute son intimité », ce qui entraînerait pour la personne une douleur

(1) E. PICHON. Essai d'Etude convergente des Problèmes du Temps. *Journal de Psychologie*, 1931, p. 88.

poignante, un état de deuil qui se justifierait par « le contraste entre la présence réelle endopsychique du passé et son irrémédiable inexistence objective » (2).

L'ambiguïté de l'étude de la mémoire apparaît ici en son principe. La mémoire, fonction de l'évocation sèche, objective et quasi dépersonnalisée, ne semble pas avoir grand chose de commun avec la possibilité émouvante de faire revivre le passé dans la plénitude de sa signification personnelle. Une étude de la mémoire devrait indiquer au préalable quel type de souvenir lui paraît être le type normal. Question de définition, mais sur laquelle les philosophes et les psychologues sont loin de se trouver d'accord.

En ce qui nous concerne, si la mémoire constitue vraiment l'ordre de l'existence remémorée, nous devons admettre que le souvenir au sens plein du terme est celui qui nous restitue la réalité authentique du présent. Pour reprendre l'exemple du docteur Pichon, le souvenir proprement dit, ce n'est pas le repère mnémotechnique grâce auquel je lie la date de 1909 à la pensée « mort de ma sœur ». Le souvenir ici se trouverait bien plutôt dans l'expérience de la mort de ma sœur, telle que je peux la revivre en pensée. Situation globale, émouvante ou angoissante, qui m'a mis en jeu tout entier, et qui ne cesse de me mettre en jeu. Le caractère « 1909 » n'est qu'un aspect tout à fait secondaire et extérieur de cette totalité personnelle. Qualification objective retrouvée par un effort de raisonnement, par une gymnastique logique, et non comme un aspect intrinsèque de ce que j'ai vécu à cette date. Si l'opération qui me restitue la date « 1909 » représente le modèle même du souvenir, il faudra donc exclure la reviviscence du présent vécu, et réciproquement, si, comme nous le pensons, l'expérience « mort de ma sœur » représente la matière véritable de la mémoire, nous devrons éliminer comme dénaturée la conception objectiviste et technique du souvenir.

Le souvenir proprement dit exprime la survivance du présent vécu. L'évocation « sèche » du passé ne concerne plus notre passé réel. Plus distante encore de ce passé authentique et savoureux que le fragment exsangue collé dans un herbier ne peut l'être de la plante en sa pleine floraison. C'est à partir de l'expérience du passé en sa plénitude que nous aurons à justifier la dégénérescence qui aboutit à la formation du passé

(1) *Ibid.*